

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

CONTES PRESQUE VRAIS ET PAS TOTALEMENT FAUX

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

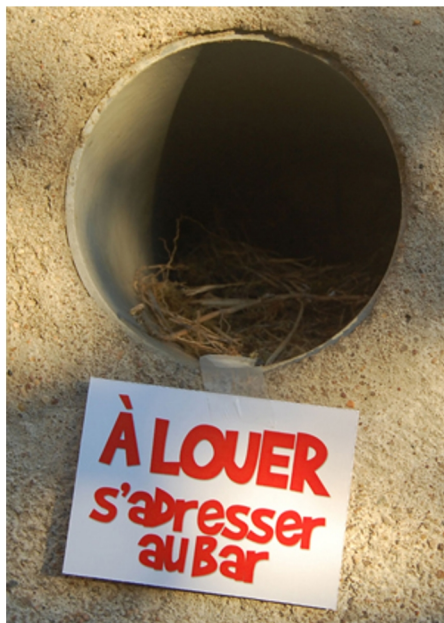
Christine Isabelle

"Un bout de jardin"
Christine Arkham (2016) Domaine public



CONTES PRESQUE VRAIS
ET PAS TOTALEMENT FAUX

LE PIAF IRASCIBLE



Un jour, un oiseau est venu, et dans la bouche d'aération (inutilisée) qu'il y a dans un de mes murs, il a construit son nid, patiemment comme tous les piafs savent le faire.

Je regardais les travaux avancer au fur et à mesure des brins d'herbe, ou des petites branches. Ça m'intéressait drôlement.

Souvent je sortais, profitant de ces instants pour non seulement fumer un peu, mais aussi regarder mon locataire dans le fond de son trou. Je ne m'approchais pas trop, afin de ne pas lui faire peur.

Et puis un jour... il est parti.

Il m'a laissé une lettre dont je vous donne ici une transcription approximative :

"Monsieur,

Vous avez eu l'amabilité de me laisser installer mon chez-moi chez vous, je vous en remercie. Cependant un individu hirsute, venant me voir de plus en plus souvent avec une insistance déplacée, m'a obligé à devoir vous donner mon congé. Qui plus est, ce personnage, fumant une sorte de bâton brun à l'odeur fétide, me mitraillait littéralement avec un appareil Nikon DC D40, équipé d'un zoom DX SWM ED Asphérique dont manifestement il ne connaissait même pas l'usage. Je ne voudrais en aucun cas m'immiscer dans vos affaires privées, mais trop c'est trop.

Cordialement

—Jean-Charles Piaf—

Vous imaginez ma surprise !...

...le piaf connaissait le modèle de mon appareil. Et quant à l'individu "hirsute", c'était moi semble-t-il.

Je ne pouvais lui en vouloir, mais j'étais tout de même assez triste de son départ.

Donc, j'ai pris la décision d'être plus discret et j'ai mis un petit panneau, à côté de la bouche d'aération, pour au cas où :

"À louer, s'adresser au bar"

J'aime bien les piafs, mais y en a qui sont vraiment trop irascibles !

LA PETITE BOUTIQUE
DES HORAIRES

Cinq heures / Cinq heures et demie : réveil, petit déj', lecture de la presse.

Six heures et demie : ouverture de L'p'tit café chez Denis éditions. Travail d'éditeur ou publication de post sur l'un des sites.

Huit heures sept : Laurel et Hardy en villégiature s'arrêtent. Commandent un petit déjeuner avec des croissants. Pas de croissant. Ils évitent le gag de Fernand Raynaud. J'ai droit à un film muet en 3D. Sympas le pourliche.

Neuf heures quarante-trois : Un groupe de marcheurs qui font l'Annapurna s'arrêtent devant chez moi pour me demander leur chemin. Étant donné qu'ils ne sont pas encore arrivés, je leur propose un p'tit verre d'eau.

Onze heures trente-deux : Une soucoupe volante stoppe net au-dessus de ma terrasse, une échelle de corde sort de la trappe ventrale. Un être assez difforme, il est tout rose avec des pois d'un rose plus clair ; il a deux incisives supérieures, un peu à l'anglaise ; et ses yeux sont au-dessus de sa tête. Il a de grands tentacules. Il a l'air plutôt pacifique. Il me demande son chemin dans un français parfait. Il cherche Bételgeuse. Je lui indique le chemin grâce à une carte des constellations. Il me prend un livre.

Onze heures quarante et une : La factrice arrive. J'attends devant ma porte. Je lui dis bonjour, sourire ; elle me dit bonjour, sourire. Je l'aime bien ma factrice, elle est un peu speedée, mais adorable. Pas de courrier aujourd'hui. Pas de nouvelle, bonne nouvelle.

Douze heures douze : Je prépare mon p'tit casse-croûte. Faut bien beccueter un peu.

Douze heures treize : Un car de Chinois s'arrête. Ils sont soixante-quinze ; je n'ai malheureusement pas assez de place, mais ils me prennent quand même des flyers du Musée d'Épinac et quinze mille photos, même de mes peluches. Mes toilettes privées sont prises d'assaut. Banzai !

Douze heures cinquante-deux : Je reprends mon sandwich et enfile un petit verre.

Douze heures cinquante-sept : Le car de Chinois revient, l'un des fils du ciel avait oublié ses lunettes. Il en profite pour reprendre des photos.

Treize heures trente-huit : Je me finis un reste de gâteau au chocolat de l'avant-veille.

Quatorze heures vingt-deux : Deux mecs dans leur voiture de sport s'arrêtent. Ils prennent un café, ils ont l'air anglais, il me semble les reconnaître : Starky et Hutch ? Non c'est Sinclair et Wilde... très amicaux ! Ils repartent en trombe et évitent de justesse un semi-remorque essayant un record sur départementale. C'est bizarre aujourd'hui.

Quinze heures cinquante-neuf : J'ai bien bossé, je mérite une pose film. Je choisis une bonne vieille science-fiction des années soixante : "Les Survivants de l'infini". Mais bon, avec mon expérience des aliens, je rigole !

Seize heures dix : Un client arrive. Je stoppe le film. Tout petit, il est habillé avec un pardessus qui traîne par terre. Il a un chapeau-feutre sur le crâne, il se déplace en se dandinant. Il me demande sa maison, un téléphone pour sa maison. Je n'y comprends pas grand-chose, ce doit être un mec de l'Est, croate ou macédonien, pour éviter la salade je lui propose de lui prêter mon téléphone... à peine je me suis tourné pour prendre le combiné qu'il était parti. Bizarre ces gens de l'Est, sympas, mais bizarre.

Dix-sept heures cinquante et une : Le film est fini. Les héros sont sauvés et le gentil alien va se suicider dans l'océan avec sa soucoupe en flamme. Je reçois un coup de téléphone.

— Allô ?

— Denis éditions ?

— Oui, à qui ai-je l'honneur ?

— Dieu.

Je raccroche, je n'ai pas de temps à perdre avec celui-là. Il rappellera bientôt ou à la Trinité.

Dix-huit heures deux : La journée est finie, bientôt l'apéro bien mérité d'une belle journée. Bizarre, mais belle journée quand même.

LE FAUVE EST LÂCHÉ



J'ai décidé d'aller voir au loin, loin de ma boutique, très loin de mes chers livres, de l'autre côté de... la porte. Je me suis alors équipé pour cette aventure homérique, que dis-je... digne des explorateurs du XIX^e siècle : chaussures hautes pour éviter la faune qui grouille parmi les herbes folles, pantalon léger, chemise safari d'un beau jaune sable, veste à multiples poches et un couteau suisse de survie en milieu hostile (ouvre-bouteille, mini-tronçonneuse, scie à molette et brosse à dents). Pour finir le chapeau du docteur Livingstone que m'a vendu un antiquaire de Gorge-les-Profondes qu'il m'a assuré tenir de la belle-sœur du fils du cousin de la grande tante du frère d'Henry Morton Stanley.

Je me munissais aussi d'un appareil photo, qui me permettrait de prendre... des photos !

Je sais qu'un fauve, très dangereux et extrêmement vorace, se cache dans la jungle du voisinage, il me faut donc prendre toutes les précautions. Je me suis donc armé d'une bouteille de lait Candia (lait vitaminé, 10 vitamines, 10 % offerts contre le ticket de caisse), quelques croquettes offertes par les établissements JoliChaton TM®© de Morteau-les-Mines.

J'écrivais, avant de partir dans cette aventure palpitante et dangereuse, mon testament ; léguant l'ensemble de mes chers livres et la cafetière Krups Tamping System expresso à la société de géographie de Long-le-Sonneur (Jura).

Ayant tout fermé ; sans oublier l'électricité et la fenêtre des toilettes ; je partis enfin pour peut-être ne jamais revenir.

Le soleil était déjà haut et mon voyage serait assez long pour atteindre la tanière de l'animal. J'ouvris la porte de derrière. J'étais arrivé. Heureusement le voyage s'était bien passé. Aucune perturbation atmosphérique, j'avais atterri sans encombre.

Personne alentour, la jungle du jardin était silencieuse et inquiétante. Juste un chien au loin qui s'amusait avec le cadavre décomposé d'un ragondin suicidaire. C'est ça la vraie vie, être confronté aux dangers du monde !

Mes lunettes noires sur le nez (et devant les yeux) me permettraient de passer incognito. J'avais prudem-

ment, passant la table de jardin par la droite, l'atmosphère était lourde (5 kilos roulés en boule). Soudainement, un rugissement tonitruant perça le silence. J'étais à quelques mètres de la bête. Je commençais à faire un pas en arrière, ce qui malheureusement renversa le bol d'eau fraîche que je laisse toujours dehors et qui était resté là, on se demande bien pourquoi. Le fauve se rapprochait, je pouvais déjà sentir l'odeur de ses canines et la bave qui lui coulait des lèvres. J'étais prêt à faire demi-tour, quand j'aperçus soudainement le grillage de mon voisin qui me permit de survivre à cette rencontre.

Le féliné était là, de l'autre côté.

Que faire ?

Au lieu de continuer à poser des questions ineptes, je décidais de prendre mon courage à deux mains et mon appareil photo avec les deux autres. Il se passa alors une chose étrange : le fauve se mit à prendre la pose, à faire semblant de ne pas savoir que j'étais là. C'était une ruse aussi vieille que le Festival de Cannes, mais je continuais tout de même mon reportage safari.

L'animal se rapprocha, je pense qu'il avait vu ma bouteille de lait et qu'il avait bien besoin de vitamines et moi des 10 % contre le ticket de caisse. Je repris alors mon courage que j'avais encore dans les mains et je lui versai un peu du liquide dans le bol que j'avais renversé l'autre fois, peu de temps avant.

Avant de courir comme un dératé pour revenir chez moi et échapper à une mort certaine, je lui lançai les croquettes, espérant ainsi avoir la vie sauve.

Je pus attraper au vol la poignée de la porte de derrière, après avoir renversé la table de jardin. J'ouvris.

Après ce long périple de retour, j'étais enfin chez moi. En sécurité.

Je dus expliquer à ces deux touristes hollandais qui attendaient sur le pas de la porte de mon p'tit café que j'avais vécu une aventure palpitante et si dangereuse, que je leur proposais de s'installer sur la terrasse de devant, car de l'autre côté de la vitre de la porte arrière... c'était trop dangereux.

Ils me questionnèrent d'emblée :

— Deux cafés s'il vous plize... avec du lait.

EN ATTENDANT LE PÈRE NOËL



C'était lundi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, premier adage : un homme, chemise à carreaux, d'assez forte corpulence et portant une barbe noire imposante avec une hache sur l'épaule, frappa à ma porte. — B'jour m'sieur, j'vends du bois pour l'chauffage. C't'une bonne façon d'se chauffer, c'est joli et pas trop cher.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

Jean Bûcheron
52 route de l'Arbre sec
Saint-Tronc

C'était mardi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, deuxième adage : un homme, habillé d'une combinaison bleue, casquette du même bleu sur le crâne, de corpulence moyenne et portant moustaches, avec un jerrican à la main, frappa à ma porte.

— Bonjour m'sieur, ça vous dit d'vous chauffer au pétrole ? C'est une façon moderne de réchauffer son intérieur, et c'est accessible à tous.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

Paul Pétrole
124 avenue du Jerrican
Saint-Derrick

C'était mercredi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, troisième adage : un homme, habillé d'une veste en laine, chemise à pois, svelte assez et glabre comme une fesse de bébé, portant un tuyau jaune, frappa à ma porte.

— Bonjour monsieur, ça vous dit d'vous chauffer au gaz ? C'est une façon simple de ne pas avoir froid durant l'hiver, et c'est fort répandu.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

René Le Gaz
33 chemin Propane
Saint-Tuyau

C'était jeudi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, quatrième adage : un homme, en chemise à fleurs, jolie cravate de cuir, pantalon de jean, assez mince et portant une barbichette, un truc rectangulaire sous le bras, frappa à ma porte.

— Bonjour citoyen, ça vous dit d'vous chauffer au solaire ? C'est une façon saine et écologique de se chauffer durant la saison froide, c'est propre et sans rejets.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

Kevin Solaire
75 boulevard du Rayon
Saint-Panneaux

C'était vendredi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, cinquième adage : un homme, habillé genre cosmonaute, avec son casque sur la tête et visière fumée, une mallette à la main, frappa à ma porte.

— Bonjour cher client, ça vous dit de vous chauffer au nucléaire ? C'est une façon radicale de maintenir chez vous une température agréable, on prend en charge les déchets.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

Octave Nucléaire
422 rue du Plutonium
Saint-Centrale

C'était samedi dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, sixième adage : un homme, habillé d'un costume gris anthracite, belle cravate grise, assez mince et portant favoris, frappa à ma porte.

— Bonjour monseigneur, que penseriez-vous de vous chauffer aux diamants ? C'est une manière très chic de brûler sa fortune et en même temps de chauffer l'atmosphère de votre bien immobilier, et nous offrons des facilités de paiement.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

Hector-Marie du Diamant
1 place du Bijou
Saint-Carat

C'était dimanche dernier, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage, septième, et dernier adage : un homme, habillé avec un gros pull shetland, un pantalon tergal, ni gros ni maigre et portant une paire de bacchantes en guidon de vélo, frappa à ma porte.

— Hye mister, quieu penseriez-viours dé viours habiller plou chodeument au lieu dé viours rouiner en chauffage ? Avec un bion grosse pioule en laine des Shetland, c'est vrailllement tresse équionomique.

— C'est à voir, je vais prendre vos coordon-nées, je

suis pas encore décidé.

L'homme m'a laissé sa carte :

John Pull
Square of the Sheep, 89
Santa-Laine
Scotland

C'était ce matin, le froid commençait déjà à poindre et me contraindre à choisir un mode de chauffage. Et c'est là que je me suis aperçu que j'avais déjà une cheminée et tout un tas de bois derrière la maison.

J'ai allumé le feu dans l'âtre, jeté les cartes de visite dans les flammes, et j'ai regardé ce beau feu de bois... il ne me reste plus qu'à attendre le père Noël.

LA VISITE DE GUETTY



d'empathie sincère.

Toutes les bonnes choses ont une fin, et je devais me faire à l'idée de ne plus recevoir chez moi que des visiteurs... normaux ! Faut faire avec.

Quelquefois, au p'tit café, je reçois des invités prestigieux... mais si ! Je ne vais pas donner de noms, vous les connaissez très certainement.

Mais il y a quelques jours j'ai reçu une invitée vraiment exceptionnelle, une star comme on dit encore. Elle passait par chez moi, accompagnée de son chauffeur, Jean-Marie, dont je tairais le prénom. Sa voiture de prestige, un modèle tout à fait rare, une Cadillac modifiée Kangoo, s'est garée devant chez moi. Je suis sorti aussitôt pour l'accueillir. Elle m'a tendu les deux pattes et m'a fait une léchouille.

Oui, c'était Guetty ! Dont le père, Boxer taciturne, fit parler de lui en son temps ; et la mère, Border Collie, appréciée de chacun dans le canton. Guetty, que ses intimes nomment Toutoune dans l'intimité ouatée de sa copropriété bourguignonne.

Elle est entrée dans mon humble boutique, la queue déjà frétilante d'amitié, elle avait du mal à retenir sa joie. On est facilement fasciné par les petites manies des grandes actrices.

Je lui ai installé une couverture sur l'un des fauteuils, qui normalement servent au commun des mortels qui viennent me rendre visite. Ça lui a plu, alors elle s'y est installée avec ce charme qui ne tient qu'à elle. Bien lovée, elle a commencé par fermer les yeux ; sans doute à la suite de sa tournée matinale, où elle croise souvent de ses fans toujours surpris de sa familiarité naturelle. Elle a une léchouille pour chacun, et jamais un mot plus haut que l'autre !

Je l'ai laissée tranquille, grande déesse assoupie, elle était si simple sur cette couverture improbable.

Et puis elle a levé la tête, on avait l'impression qu'elle allait dire quelque chose. J'étais dans l'attente de ses vœux ; et puis non, elle a juste reposé sa tête sur le bord du fauteuil, doucement, et m'a juste regardé travailler.

Son chauffeur est revenu la chercher, juste avant le déjeuner ; je suppose qu'elle avait un rendez-vous important avec un quelconque producteur, pour un repas d'affaires.

Ça doit être quelque chose, la vie de star, me disais-je, la voyant repartir, la queue toujours frétilante

LE SAPIN SYMPA



J'étais en train de travailler à un prochain ouvrage à paraître, et tournant la tête vers la fenêtre je m'aperçus qu'il neigeait. C'était beau, dans le silence feutré d'un matin campagnard. L'aube s'était levée juste après que j'eus allumé le feu dans l'âtre. À l'intérieur, la douce chaleur du bois se consumant commençait à revigorer mes doigts un peu frais.

Sur ma terrasse, la table de jardin commençait à blanchir. Je sais, je sors la table pour rien, puisque les visiteurs de toute façon iront se réchauffer à l'intérieur, buvant un de mes bons cafés bien chauds. Mais je prends ça pour de la décoration extérieure, propre à mon activité. Je me mettais à penser qu'un beau sapin de Noël sur ma terrasse serait assez chouette.

Sortant de mes rêves hivernaux, peuplés de souvenirs d'enfance, je me levai pour profiter un peu de cette neige, et fumer quelques taffes. Un moment de détente. À peine avais-je fermé la porte derrière moi qu'apparut sur la table, d'un coup...

...un sapin !

Un sapin habillé de Noël !

Le cigare à peine allumé, je restais pétrifié d'interrogations. Je fixais l'objet comme s'il allait soudainement parler. Un sourire traversa mon visage... je repensai à Moïse face au buisson ardent...

Je tournai alors la tête de gauche et de droite pour vérifier qu'il n'y avait pas d'équipe de télé en train de filmer la scène... après l'hypothèse divine, celle du gag à la con était plus plausible. Mais personne. Juste les "rastas-roquets" de la voisine qui essayaient encore, à cappella, une de leurs imitations d'abolements.

Je posai mon cigare et m'approchais du visiteur silencieux, trônant sur la table de la terrasse. Je tournais autour, histoire de bien être sûr que c'était du vrai 3D et non une sorte d'hologramme improbable... C'était un vrai faux sapin comme le prouvaient ses quatre "pieds". Une idée fulgurante me saisit... je levai la tête...

Rien... même pas un E.T. avec son gros doigt lumineux en train de demander le combiné. Ce n'était donc pas non plus un coup des aliens-farceurs.

Je me suis reculé, et plus je me reculais, plus je trouvais mon sapin sympa.

" Il faudra que je raconte l'histoire", me dis-je à moi-même. Je me précipitai donc à l'intérieur pour prendre mon appareil photo... des fois qu'on ne me croie pas ! J'ai mitraillé le visiteur, façon Papa Razzi. Je me suis assis sur mon fauteuil de terrasse. J'ai repris mon cigare. Je regardais le sapin comme mon premier sapin. J'étais seul avec lui, sous la neige, et l'on se regardait l'un l'autre. Un pur moment de simple bonheur.

Sapin a décidé de rester semble-t-il, alors le soir je le rentre, afin qu'il ne prenne pas trop froid... moi je sais pas, après tout... c'est mon premier sapin !

Et c'est un sapin sympa !

LA QUATRIÈME DIMENSION, C'EST POUR LES CLONES



J'étais en train de travailler sur le projet d'affiche de la prochaine exposition et je me triturais l'esprit pour trouver le bon sous-titre. Une exposition sur la Révolution Russe demande une précision sur le thème abordé. J'avais trouvé comme sous-titre : "L'assassinat d'un espoir", afin de désamorcer l'anticommunisme primaire d'une certaine catégorie de la population. Le sujet est à la fois porteur et "clivant" eu égard à l'histoire. C'était au moment où je venais d'ajouter une main rouge ensanglantée avec une faucille et un marteau jaune sur la paume, que quelqu'un est entré dans l'p'tit café. Je commençais à me lever, quand tout à coup, je me retrouvai face à... moi-même ! Une pure réplique de Denis : barbu, souriant et débonnaire.

— T'as un problème il semblerait l'aminche, me dit-il avec commisération.

— Mais mais, je je... enfin... mais... balbutiai-je un peu stupidement.

— Oui je sais, ça surprend ! Mais j'ai pensé qu'un peu d'aide ne serait pas inutile, non ?

J'étais encore face à moi, enfin lui... l'autre moi.

— Écoute camarade, je sais pas qui tu es mais c'est vraiment glauque.

Je cherchais par-dessus son épaule la camionnette avec la caméra cachée. Ce ne pouvait être qu'une blague... mais de qui ? Pas de camionnette.

— L'aminche, on va pas passer l'après-midi comme ça, passe-moi l'ordi, j'ai une autre idée à te suggérer.

J'étais abasourdi ; le mec s'était assis à ma place, de la même manière que moi et il connaissait parfaitement mon environnement informatique.

— L'aminche, tu m'sers une bière s'te plaît ?

— J'ai de la bière sans alcool si vous voulez ?

— Dis ? Tu te fous d'moi, je suis pas un client ! J'suis toi ! Fais péter ma mousse.

J'allai chercher cette satanée bière pour moi, j'en profitai pour en prendre une aussi pour moi.

— Tiens, regarde l'aminche : "Premiers soubresauts". Quéque t'en penses hein ?

— Ouai, pas mal.

Je commençais à me faire à l'idée de travailler avec moi, alors que je n'aimais travailler que tout seul. Son idée était plus sympa, la main ensanglantée avait disparu, son projet était plus soft.

C'est à ce moment-là, alors qu'on regardait tous les deux son travail sur l'écran, que la porte s'est ouverte.

Moi et moi on a eu la même réaction :

— Ah bé celle-là ! Elle est pas mal ! (en chœur)

Un troisième moi venait de pénétrer dans mon établissement. Toujours aussi barbu, souriant et débonnaire.

— Salut les poteaux ! Il semblerait que vous pédaliez dans la s'moule, alors j'me suis dit comme ça qu'un p'tit coup d'main serait pas d'trop. Hein ?

— Mais je t'en prie, avons-nous, je dis, ensemble.

Je me levai du fauteuil et je laissais avec moi passer moi. Je m'installai à mon ordi que je m'étais libéré.

— Tiens les poteaux, voilà ma p'tite idée, j'sais pas c'que vous allez en penser.

Je me mis au travail et nous me regardais en train de travailler. C'est là que je remarquai l'aisance avec laquelle j'utilisais mon Mac. Faut dire qu'on l'utilisait depuis déjà un bail, moi je et moi.

— Tenez les poteaux, v'là l'résultat : "Un espoir brisé". Hein alors dis hein ?

— Mouai, camarade, fis-je.

— Pourquoi pas l'aminche, fis-je.

— Moi ch'trouve y manque quéque chose, gars !

Moi je et moi on s'est r'tournés et y avait encore moi sur le pas de la porte, barbu, souriant etc.

— Okay okay c'est la journée, que j'ai dis (tout seul). J't'en prie on je vais te laisser la place, tu connais l'ordi.

— Ben tu penses, ça fait un bail que je bosse avec !

— Ouai ouai, je sais ! (je les trois ensemble)

Et je me mis au travail tout de suite, pensant que mon idée avec celle de moi pouvait être intéressante.

— Tenez gars, agadez l'idée qu'elle est trop géniale : "Premiers soubresauts d'un espoir brisé" !

Et je sais pas pourquoi, mais on a moi je tous regardés si y avait pas un autre de nous moi qui attendait sur le pas de la porte...

Personne ! Je nous moi étions quand même un peu rassurés, ça commençait à faire du monde autour du fauteuil !

— Bon ben c'est pas tout ça, mais j'ai du taff moi, j'vais te laisser avec tes toi, j'ai été très content de me rencontrer !

— Et bé moi aussi fis-je. À un d'ces jours gars !

— J'vais faire pareil tu sais, c'est pas tout ça, mais je pense que tu préfères rester avec toi-même, non ?

— Ouai c'est un peu ça camarade !

Et voilà j'étais parti en trois exemplaires et je me retrouvais... seul.

Finalement c'est Léon Trotsky qui m'a donné l'idée du sous-titre de l'expo : "Le paradoxe de Février". Ça sonne bien, c'est en rapport avec l'idée que je me fais de cette expo et ce que je vais y présenter.

Finalement c'est pas mal de s'entraider avec moi.

LES ÉCRITS S'ENVOLENT



J'avais reçu, un jour dans ma librairie, la visite d'un mec sympa avec qui j'avais discuté papier : grammage, qualité, et toutes ces sortes de choses. Tant est si bien que je passai commande de quelques ramettes. La commande est en cours, mais le plus surprenant est ailleurs.

En effet, l'autre jour, je reçois le coup de téléphone de mon contact chez ce fabricant de papier.

Après diverses considérations commerciales, il me dit : — ...C'est drôle vous savez, car ma sœur, qui est parisienne, l'autre jour était à Nevers. Et elle est tombée sur le dernier numéro du magazine "Mamie pétille". Elle me l'a montré, et c'est là que j'ai vu l'article sur L'p'tit café.

— Effectivement, c'est assez amusant, dis-je très sincèrement et légèrement souriant tant l'anecdote était savoureuse.

— Le monde est p'tit, conclus-je.

Je raccrochais après un salut fraternel et amical.

J'étais en train de penser à tout ça et au fait qu'une parisienne, sœur d'un commercial d'une boîte à papiers, se retrouve en province, prenne un magazine gratuit qui n'est distribué que dans le Morvan, sans me connaître, le montre à son frangin... et bingo ! Vraiment le monde est p'tit !

Donc c'est sur ces entrefaites que la porte de mon établissement s'ouvre sur un mec bizarre, sympa semblait-il... mais bizarre. Il est plutôt grand, svelte, une longue barbe noire et les cheveux hirsutes. Il est habillé à la manière d'un chaman oriental, avec un gros pull en poil de zébu sous une cape en velours côtelé, un pantalon en cuir de lynx et une sorte de chapeau de paille pointu. On dirait ce personnage hirsute de Fred, dans "Le Naufragé du A".

Il me parle dans une langue qui m'est inconnue, une sorte d'idiome germano-slave. Je lui montre un fauteuil où il peut s'asseoir et je lui dis en anglais :

— aïe ame sauri sœur beute aïe donte eunderstande. Ouate dou iou ouante ?

Il me répond un truc incompréhensible en agitant les mains de bas en haut. "Serait-il arrivé par les airs ?", me dis-je en moi-même.

C'est là qu'il sort de sa besace, en tissus de rhinocéros, un truc en papier. On dirait un magazine. Il me le montre.

J'ai failli tomber à la renverse : "Mamie Pétille", le hors-série numéro 23, où l'on cause de ma pomme.

Le mec me montre la photo de mon moi accoudé à la pancarte et me montre moi.

— yaisse, ite ize ze saime personne, iou no. Ité ize mi.

Le mec agite la tête de haut en bas frénétiquement tout en souriant. Il a l'air vraiment heureux. Et finalement moi aussi.

— dou iou ouante eu ti ? dis-je avec cet accent inimitable qui fait notre popularité outre-calais.

Il agite la tête de droite à gauche et inversement, plusieurs fois. À mon sens c'est une négation.

— eu cofi ?

Même mimique à tendance négative.

— froute djouce ?

Pareil.

— tchocolaite ?

Idem.

Je lui sers, par dépit, un grand verre d'eau.

Son visage s'illumine et il me regarde comme si j'étais une apparition de la Vierge (bon je sais c'est un peu exagéré). Il a l'air heureux et siffle le verre en une gorgée. Je m'apprête à le resservir ; il me fait signe que non.

Il se lève, remet son sac sur le dos et se dirige vers la sortie. Je l'accompagne, comme on accompagne un vieil ami qu'on a eu plaisir à recevoir.

C'est sur la terrasse qu'il a commencé à battre des bras, tout d'abord assez violemment, puis de plus en plus lentement à mesure où il s'envolait.

J'étais scié ! Il volait majestueusement dans le ciel azuréen. Il me fit un dernier signe de la main auquel je répondis.

Y a pas à dire : le monde est vraiment p'tit, surtout vu d'en bas.

LE LUTIN DE MON CUL



J'étais à mon ordinateur, en train de préparer la publication des comptes de la librairie, affairé dans les chiffres de bénéfices ou d'affaires. Quand soudainement j'entendis :

— C'est n'importe quoi ton machin.

Je levai la tête pour regarder quel était l'individu qui m'apostrophait ainsi. Je ne vis personne. J'allais me lever.

— Ici mon gros ! dit encore la voix.

Et c'est là que je le vis ; c'était une sorte de lutin, pas plus haut qu'une bouteille de jus de fruits. Il était de couleur mauve, ou plutôt gris-mauve. Un nez comme un crayon, à qui auraient poussé de petites branches. Des oreilles à l'horizontale, très longues, comme de vieux mouchoirs pliés en triangle. Un corps assez trapu malgré la taille, surmonté d'une tête aussi grosse et deux yeux jaunes aux pupilles bleues. Ses pieds étaient rentrés dans des sortes de babouches en vieux cuir de bouquin élimé ; un short en velours côtelé lui servait de culotte, et il portait une sorte de chemise vert bouteille ouverte, avec de grandes poches. Enfin une sorte de chapeau pointu à l'extrême, presque aussi grand que lui et dont les bords reposaient sur ses appendices auriculaires.

Il avait un sourire carnassier et sarcastique, habité de deux dents qui ont oublié d'être blanches.

— De quoi j'me mêle !

— Bwooa, moi j'dis ça j'dis rien, mais tes comptes c'est du pipeau.

— Ah oui ?

— Bah oui gros ! Les gens y n'en ont rien à faire de tes trucs.

J'étais scié. Un lutin de mon cul qui venait me faire chier juste par plaisir, j'avais l'impression d'être en vraie 3D dans Facebook.

— Et si moi ça me fait plaisir ?

— Ouaii, mais c'est de la branlette tes comptes.

— C'est ton opinion... machin.

Je ne savais pas comment le nommer, alors j'ai trouvé un sobriquet qui me permettait d'être cinglant, sans être injurieux.

— Moi c'est Aldebert s'il te plaît.

— Ce que je comprends pas : c'est qu'est-ce que tu fous ici ?

— Bwooa, je passais dans le coin et j'ai vu ta lumière, alors je suis venu voir.

C'est drôle chez les lutins ce besoin de venir casser les couilles aux gens. Il commençait à m'échauffer les oreilles, et d'ailleurs j'avais une furieuse envie de lui en prendre une pour le jeter dehors comme une vieille chaussette inutile.

Mais je gardai mon calme... enfin j'essayais.

— Et donc qu'est-ce que tu veux prouver avec ton bidule ? continua-t-il.

— Juste dire combien je suis heureux de vivre, comme je l'entends et en dehors du système économique normal. En fait c'est certainement plus politique que comptable.

— Ah ! La politique ! Tous des pou...

Il n'a pas pu finir sa phrase, je l'avais pris par une oreille et je m'apprêtais à le balancer par la fenêtre, quand soudainement ça a fait "Pouf"... il a disparu dans un nuage grisâtre.

Si quand je suis en train de bosser je me retrouve avec un lutin à la mords-moi le cul, ça a tendance à me mettre les abeilles.

Je m'apprêtais à reprendre mon travail, lorsque là-dessus, la porte de la librairie s'est ouverte.

— Bonjour monsieur, fis-je.

— Bonjour, je cherche un certain Aldebert.

— Aldebert ?

— Vous connaissez ?

— Pas vraiment, mais je peux vous aider ?

— Je pense pas, mais c'est gentil. Il fit demi-tour.

Le monsieur, sorte de grand dadais, en cos-tard gris anthracite, chauve et portant un haut de forme légèrement poussiéreux, est ressorti très calmement, il avait l'air désabusé.

C'est là que j'ai vu, garé devant ma boutique, une sorte de corbillard tiré par un cheval vieilli et asthmatique, il soufflait comme une vieille cocotte. Il y avait des cages dans ce... moyen de transport.

Des cages avec des lutins.

LE LUTIN EN MARCHE



J'étais en train de préparer un prochain livre, écrit par Élisée Reclus, quand une dame est entrée dans la boutique. Bien entendu je me suis arrêté dans mon travail, me suis levé et ai serré la main de la nouvelle venue.

— Bonjour !

— Bonjour monsieur, ça fait déjà plusieurs fois que je passe devant chez vous, et cette fois-ci je me suis arrêté tout de même, par curiosité.

— C'est bien sympathique, c'est pas moi qui vais vous dire que vous avez eu tort, fis-je avec un sourire complice.

— En fait je voulais vous demander si vous faites Café internet ?

La question me surprit, bien que je croie y avoir pensé un moment il y a quelques mois. Je répondis très aimablement :

— Non, car le coût de ce service, pour moi, serait trop important, mais peut-être un jour, très hypothétiquement.

— Je comprends. Merci de votre accueil.

— Mais je vous en prie. Belle journée.

J'allais me remettre au travail lorsque j'entendis :

— T'as pas d'couilles !

Il n'y avait personne dans la pièce et la dame qui venait de sortir démarrait déjà son véhicule. Je me suis dit que ce devait être le vent.

— P'tits pieds !

Là j'en étais sûr, ce n'était pas le vent. Et c'est là que je l'ai vu : un petit personnage de couleurs verdâtre, tirant sur le jaune ; pas plus haut qu'une bouteille de Hautes Côtes de Beaune. Il avait deux yeux gris enfoncés de chaque côté de son nez en forme de vieille carotte ridée. Il avait une longue barbe blanche, avec semble-t-il des restes de soupe aux poireaux. Son corps ventru, ses grandes mains aux doigts allongés étaient aussi grosses que sa tête. Ses grands pieds étaient logés dans des sortes de pantoufles, souvenir de quelques charentaises d'un passé lointain. Il avait une culotte de golf au motif écossais, vert, une chemise bucheron, rouge, une écharpe d'un vieux rose, comme celui des gaines de nos grands-mères. Enfin, surplombant

son crâne dégarni, un bonnet de marin, bleu. Il me souriait, narquois.

— De quoi j'me mêle, répondis-je agacé.

C'était la seconde fois que je tombais sur une sorte de lutin acariâtre, celui-ci me paraissait encore plus gonflant. Je voulus en avoir le cœur net :

— T'es d'la famille à Aldebert ? Le chieur qu'est venu me les briser menu l'autre jour ?

— Aldebert ? Non c'est un p'tit cousin ; moi c'est Sigisdebert !

— Et t'es là pourquoi donc ?

— Ben tu vois, si tu veux devenir riche, avoir une affaire qui se développe et qui prend des parts de marché, faut bien penser à investir.

— Qui t'a dit que je voulais devenir riche ?

— Ben c'est logique, quand on veut profiter du monde, faut du fric ! Tout le monde rêve d'être milliardaire !

— Non !

Là... il était scié le demi-portion. Il avait la bouche grande ouverte et ses yeux écarquillés sortaient de ses orbites par intermittence, comme des coucous suisses grippés.

— Tu veux pas avoir plus de pognon ?

— Non !

— T'as une fortune personnelle c'est ça ? Tes parents sont pleins aux as ?

— Non plus !

— T'es coco ?

La question, même si elle était complètement débile dans le contexte, me fit sourire :

— Oui, entre autres.

— Ah ouai je vois ! L'idéologie du 19ème ! Et tu te dis entrepreneur !

— Non plus... juste un humain qui essaye de faire quelque chose d'utile à la communauté.

— Et tu gagnes combien ?

Moi je n'ai rien à cacher, je suis même content de pouvoir gagner un peu ma vie avec mon taff'.

— Environ trois cents balles, pour le moment.

— Par jour ?

— Non, par mois.

J'ai cru qu'il allait faire une syncope le morpion. Il était pétrifié, comme si j'étais la Gorgone.

C'est à ce moment-là que le grand dadais de l'autre jour est arrivé. Je ne l'avais même pas entendu rentrer. Toujours dans son costume gris anthracite et son haut de forme vieux siècle. Il a sorti une bourse en cuir devant le nez du lutin et faisait tinter les pièces.

Sur la figure de Sigisdebert se dessina un large sourire, et comme un chien d'arrêt, sa langue commençait à pendre.

— Alleeez, viens ici Sigis ! dit le dadais en agitant encore plus la bourse devant les yeux du lutin.

Le lutin le suivait à mesure que l'autre reculait vers la sortie.

— Au revoir monsieur, dis-je, si vous pouviez les garder mieux ce serait pas un luxe.

— Je suis profondément désolé, cher ami, mais ils sont fort retors.

Il partit, comme l'autre jour, dans son corbillard aux cages remplies de lutins plus ou moins hystériques.

Trois ou quatre jours plus tard, je reçus un petit paquet par la poste, avec ce petit mot manuscrit, d'une écriture à l'ancienne, avec ses volutes, ses pleins et ses déliés :

*« Bonjour, je me permets de vous faire parvenir ce
petit dédommagement pour la gêne occasionnée
par la visite inopinée de deux de nos pensionnaires.*

Très amicalement.

HENRI DE LAGLUE »

Il y avait une bourse en cuir, avec à l'intérieur
quelques pièces de monnaie d'autrefois.

Ça m'a décidé à faire ce que je voulais faire depuis
longtemps. J'ai pris une soucoupe où j'ai écrit : "Libre-
service – prend ou donne selon tes besoins", et j'y ai
mis la monnaie de la bourse ainsi que quelques autres
pièces pour mettre la machine en route. Ainsi qui vou-
dra prendre, le pourra ; qui voudra donner... donnera,
sans que j'intervienne de quelque sorte que ce soit.

LE FAUTEUIL QUI RONRONNE



J'ai décidé l'autre jour d'acheter un nouveau fauteuil pour mettre sur ma terrasse ; la terrasse de l'oiseau, pour les intimes. J'aime beaucoup les fauteuils Voltaire, et quoi de mieux que Voltaire pour une librairie ! Or donc je me suis déplacé chez Emmaüs pour chiner un peu, en espérant y trouver le fauteuil à mon goût.

C'est là que je l'ai vu : il était en bon état, un tissu bleu, décoré de petites feuilles discrètes, un bois certes un peu usé, mais tout à fait correct pour moi.

Je suis donc allé voir le responsable du rayon mobilier dans ce grand entrepôt Emmaüs d'Etang-sur-Arroux :

— Bonjour monsieur, j'ai vu un fauteuil Voltaire, là-bas, qui me plaît vraiment beaucoup, mais il n'y a pas le prix. Pourriez-vous me renseigner ?

— Un fauteuil Voltaire ??? fit l'agent avec un air complètement éberlué. Mais... y a pas de Voltaire proposé en ce moment.

Il avait l'air à la fois surpris et contrarié, comme quelqu'un qui vient de s'apercevoir qu'il a un petit caillou dans la chaussure. Il me suivit à l'endroit où j'avais vu la chose.

— Ah bé ça alors !... fit-il en posant ses mains sur ses hanches et en penchant la tête sur un côté... ça alors ! j'en r'viens pas !

— Alors combien ? insistai-je.

— Bah j'sais pas, quarante euros ?

— Va pour quarante ! Ça m'va parfaitement.

Et je repartais avec mon fauteuil, après avoir réglé la note.

Arrivé à la boutique, je le déposais dehors, à côté de l'autre fauteuil que j'avais déjà. Et j'allais à mon ordinateur pour me mettre au travail : une prochaine réédition d'un livre érotique écrit par le comte de Mirabeau pour tout vous dire.

J'étais en train de travailler lorsque j'entendis gratter à la porte. Je me soulevais de mon fauteuil ; je ne vis personne. "Le vent" me dis-je à moi-même. Je reprenais le boulot. De nouveau, deux minutes plus tard, les gra-touillis reprurent ; plus insistants. Cette fois je me déplaçais jusqu'à la porte, pensant cette fois à un chat errant.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir le fauteuil Voltaire devant la porte.

J'étais complètement abasourdi. Je sortis ; remis le fauteuil là où il était et je regardai de droite et de gauche, pour voir si l'imbécile qui me jouait ce tour était encore là.

Personne.

Je tournai mon regard vers le fauteuil, avec une pointe de scepticisme. Nerveusement je secouais la tête pour me retirer l'idée idiote qui venait de traverser mon esprit. Je retour-nai au travail.

Rien ne se passa de plus.

Vers la fin de la journée, comme tous les jours ; avant de fermer ; j'allais me prendre quelques minutes de détente, dehors, en fumant la fin d'un cigare. Je profitais donc de mon nouveau fauteuil.

C'est là que c'est arrivé : je sentais le fauteuil s'assouplir, très doucement, un peu comme un chat quand on le caresse au bas du dos. C'était à la fois très bizarre, et... pardonnez-moi... très agréable. D'autant qu'un léger murmure accompagnait cette vague de douceur.

Un doute m'assaillit et je commençais même à me mettre en colère : Qu'est-ce qu'il y avait dans ce cigare ? Je le reniflais sur sa longueur... rien de spécial mis à part cette douce odeur de tabac que j'apprécie tant.

L'assouplissement devenait une sorte de frottement maintenant, et je distinguais aussi parfaitement le fauteuil en train... de ronronner !

Je caressais l'un de ses accoudoirs. Et je sentis bien le plaisir que cela lui faisait. Il réagissait vraiment comme un chat, avec cette douceur et cette langueur qui leur est habituelle.

Je me levais, j'étais cette fois amusé, et même heureux de cette rencontre. Je retour-nai dans la boutique ; il fallait bien que je ferme. C'était l'heure.

Le fauteuil m'avait suivi, il était sur le pas de la porte.

— Allez rentre !

Et voilà ! Le fauteuil, se dandinant, rentrant tout seul dans la boutique.

— Mets-toi là, tu veux. Je vais chercher l'autre.

En allant prendre l'autre fauteuil, je me mis à penser qu'il pourrait quand même se bouger le cul et rentrer lui aussi tout seul.

Je fermai la boutique, en caressant une dernière fois le gentil fauteuil.

Et depuis, tous les soirs, je caresse mon fauteuil, que j'ai appelé Marcel (c'est quand même mieux que "Fauteuil"), et je le laisse ronronner tout à sa joie. Quant à moi je fume tranquillement mon cigare en regardant le soleil se coucher. La vie c'est vraiment formidable.

DÉRAISON SOCIALE



J'étais en train de finir d'imprimer "Le rideau levé, ou l'éducation de Laure" de Honoré-Gabriel Riqueti de Mirabeau ; un livre à caractère érotique, lorsque je vis entrer brusquement dans ma librairie deux hommes avec leur grand manteau de cuir bleu ciel crépusculaire leur tombant jusqu'aux pieds, arborant à la boutonnière un grand "F" surplombant un pouce retourné.

— Alors gredin ! On continue à publier des ouvrages hors charte ?

J'étais abasourdi :

— De quelle charte parlez-vous ?

Ils étaient en train de déchirer tous les livres que je présentais sur mes étagères. Mais l'un d'eux me tenait par la nuque d'une poigne forte.

— La charte de la Bienveillante Inquisition des Transactions Éducatives.

— Avec vos acronymes à la con... je sais pas si vous savez, mais ça fait : BITE !

— Aaaaah ! Il l'a dit ! Il l'a dit ! Il l'a dit ! S'écria celui qui dépiautait toutes mes impressions. Il était presque dans un état second, comme une vieille dame qui aurait marché sur une énorme merde de chien avec des tongs.

— Allons Mark 12 365, garde ton calme, tu vois bien que ce profil fait de la provocation !

— Oui, mais entendre des mots pareils, Mark 524 789, ça me rappelle toujours ma jeunesse avec mes parents qui m'obligeaient à lire !

Bloqué que j'étais sur mon fauteuil, incapable de me lever et d'arrêter ces barjots ; j'étais tellement éberlué que je ne disais même pas un mot. J'essayais malgré tout :

— Mais enfin, qui vous...

— Tais-toi canaille ! Tu n'as plus le droit à la parole, et selon la charte...

— De la BITE, dis-je perfidement.

— Bien, maintenant je vais te lire l'Article Nécessaire à l'Usage des Services

— l'ANUS ?

— Ça y est ça le reprend ! Mais fais-le taire Mark 524 789.

Je fus bâillonné avec du scotch aussi bleu que leur manteau de cuir.

— Tu fais moins l'malin, hein crapule !

Et il commença sa lecture :

— "Notre communauté mondiale ne cesse de s'élargir et nous nous efforçons de vérifier les profils dans un environnement exempt de contenu abusif. Pour ce faire, nous comptons sur les personnes comme nous tous, dignes et responsables. Si vous trouvez du contenu, où que ce soit, qui semble enfreindre les conditions d'une véritable culture exempte de choses contraires aux bonnes mœurs établies, n'hésitez pas à nous le signaler, vous resterez anonyme et nous pourrions vous offrir des avantages. Partout dans le monde, nous disposons d'équipes chargées de traiter les éléments frauduleux que vous nous signalez, afin de garantir que le monde reste sûr et de bon esprit. Pour ceux qui enfreignent les lois locales, nous sommes quelquefois également obligés de supprimer des contenus ou, au pire, ceux qui les diffusent. Si, après un examen juridique poussé ou une séance d'autocritique avec un membre du staff du Cercle des Usagers de la Liberté, nous déterminons que le contenu est illégal selon la législation locale, nous ferons éventuellement en sorte qu'il ne soit plus disponible uniquement dans le pays ou le territoire concerné. Les frais d'usage seront à la charge de la famille du contrevenant ou sinon aux voisins immédiats." Alors dans ton cas, ça va être, je crois, l'élimination physique.

Je commençais à avoir vraiment peur de ces deux imbéciles.

— Alors c'est quoi ton nom, profil ? Me dit l'autre, l'hystérique qui détruisait mes livres.

— Attends Mark 12 365, je vais regarder sur son ordinateur.

Il ouvrit un de mes navigateurs.

— Mais il n'y a pas la "Application" !

Il avait bien détaché le mot ainsi. Il était complètement désarçonné.

— Comment ça Mark 524 789 ? Il ne fait pas partie de la Communauté des Mark ?

— Non ! Je t'assure... rien !

Il me retira le scotch qui m'empêchait de dire quoi que ce soit.

— Au nom du Personnel International de Surveillance Sécuritaire des Entreprises...

— Le PISSE, raccourcis-je.

— ...Bref, toutes nos excuses, ne faisant pas partie de la communauté, vous êtes absous : "Que Notre Maître Zutreleberg te pardonne ; et sous son autorité je t'absous de toutes communications ou commentaires, dans la mesure de mon pouvoir et pour autant que tu en aies besoin. Par là, je t'absous de tes non-péchés au nom du Buzz et du Smiley et du Like. Amen."

— Oui, c'est bien joli vos excuses, mais qui va me rembourser ce que l'autre tordu, là, a détruit ?

— Les plaintes ne sont recevables qu'exclusivement devant un tribunal américain du Northern District de Californie ou devant un tribunal d'État du comté de San Mateo.

Ils partirent, sans se retourner, m'ignorant complètement. J'étais tellement stupéfait que je n'ai pas réagi avant une bonne heure.

— Réseau social... mon cul !

LE CLIENT QUI REND FOU
Conte morbide et d'humour noir



C'est aujourd'hui que je prends la plume avec mon clavier pour épancher ma conscience. En effet je dois m'accuser d'un meurtre ; un beau meurtre, plein de fureur et de bave vengeresse.

C'était cet été, et j'avais ouvert ma boutique depuis déjà quelques mois ; les clients étaient certes rares, mais dans l'ensemble faisaient bon accueil à cette librairie un peu spéciale.

Nous étions un mercredi, ou un mardi... peut-être un jeudi. Ah non ! C'était un dimanche... le jour du seigneur.

J'étais en train de travailler à un quelconque futur ouvrage... Allan-Poe je crois.

...“pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et curieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement”...

Un client entra.

— Bonjour monsieur, fis-je.

— Bonjour, j'aimerais un p'tit rosé.

— Je suis désolé, mais je ne fais pas d'alcool. Par contre j'ai une excellente bière sans alcool, une Krönembourg, maltée, très agréable.

...“Ardemment je désirais le matin ; en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse”...

Là, il parut d'abord surpris. Je le comprenais, et ma foi la confusion “p'tit café” sans autre précision que son complément : “chez Denis éditions”, pouvait entretenir le doute. Mais sa réaction fut surprenante :

— Ah bon ? Mais y a bien marqué “P'tit café” sur la pancarte ! Et moi je croyais que c'était un bar !

— Je suis franchement désolé monsieur.

— Pas tant que moi ! Un dimanche ! Trouver un bar c'est comme chercher une bonne sœur dans une pissotière.

L'image était osée et un tantinet grivoise, et le ton était véhément. L'homme commençait à faire demi-tour en disant des insanités à mon égard... je vous en passe l'essentiel.

— Vous pourriez quand même indiquer “Sans alcool” sur vot'pancarte nom de dieu !

— Rien ne m'y oblige.

— C'est de la publicité mensongère !

Je ne sais pas ce qui m'a pris alors. Les yeux injectés de sang, j'ai saisi une agrafeuse, une grosse agrafeuse professionnelle, celle qui vous agrafe des paquets de feuilles par dizaines en un seul clac. Bref, elle était balaise.

Je lui ai défoncé le crâne. Le sang giclait, inondant sa chevelure de jets rubiconds. Et dans un dernier râle souffreteux, il s'est étalé par terre. Mort. Gisant... froid.

...“Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, inconnues pour moi jusqu'à ce jour”...

Heureusement aucune voiture n'était passée dans ce court instant, et tous mes voisins étaient occupés à leurs... occupations dominicales. Bref, je devais faire vite. Je tirais le corps par les pieds jusque dans ma boutique.

Je me jetai dans un fauteuil, allumai un cigare... je devais reprendre mes esprits.

Je fermai d'abord la porte à clef, mettais le panneau “ouvert” sur “pause”, baissai le rideau. Je me rassais.

Il fallait faire quelque chose de ce corps.

Soudainement une idée me vint : j'avais un container de poubelles, et sans indications, qui trainait, en trop, dans mon garage.

J'allais le chercher.

...“Mon âme en ce moment se sentit plus forte. N'hésitant donc pas plus longtemps”...

Le corps, bien plié, rentrait parfaitement. J'ajoutais un sac-poubelle à moitié rempli par dessus. J'allais au fond du jardin, poser la poubelle près de l'autre sortie, celle sur la route de Sully. Je restais plus tard ce soir-là. Et pour me détendre, je regardais un film. Je ne sais plus trop lequel. “Les diaboliques” peut-être, ou “Shaun of the Dead”. À moins que ce ne soit “L'âge de glace”... peu importe, il me fallait me détendre.

En été la nuit tombe tard. Je devais attendre la nuit. Vers vingt-trois heures, j'ai poussé la poubelle sur quelques kilomètres.

...“Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute”...

La route jusqu'à Sully, un dimanche, était assurément calme, surtout en pleine nuit. Et un véhicule se voit de loin.

J'ai laissé ce con dans sa dernière demeure, à côté d'une autre poubelle, devant la première maison. Quelques heures plus tard, il y avait service funèbre.

Voilà, il fallait que j'écrive l'histoire, car maintenant comment je vais faire pour me débarrasser de ce nouveau macchabée-là... un con qui n'aimait pas ma bière !

...“et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus !”...

Les clients sont quelques fois gonflants, faut bien s'en débarrasser.

LE GROS DODO



Je suis enfin revenu. J'ai vraiment eu de la chance... je vous raconte :

Hier, à moins que ce ne fût avant-hier... ou peut-être la semaine dernière ? L'année dernière ? Je ne me rappelle même plus. J'avais beaucoup travaillé sur un livre de Camille Flammarion ; un truc sur la fin du monde, un des premiers livres de science-fiction apocalyptiques (hors Bible). Et je m'étais arrêté un moment pour me reposer.

Je me suis endormi face à mon ordinateur.

Des petits coups sur le haut du crâne me réveillèrent. Je passai nerveusement la main sur ma tête pour faire déguerpir le truc qui me tapotait. J'entendis comme un cri d'oiseau et des battements d'ailes.

Encore dans mon sommeil, je levai la tête pour voir ce qui avait fait ce boucan. Un animal se serait introduit dans ma librairie durant ma sieste ?

Les yeux embués, je commençais à distinguer ce qui m'entourait. J'étais chez moi certes, mais après une tempête de sable et le passage de la cavalerie de Gengis Khan au grand complet.

Les fenêtres étaient brisées, un goéland sur le rebord. La bibliothèque, tout à l'heure pleine de mes livres, était désormais vide et deux ou trois crabes y avaient trouvé séjour. Les trois fauteuils crapaud, eux, étaient toujours là, le bar, un tabouret et c'est tout.

Je me levai enfin. Et c'est là que j'ai entendu le bruit du clapotis. À trois mètres à peine du pas de ma porte, quelques vagues finissaient mollement leur course. L'océan en pleine Bourgogne avait de quoi m'interroger.

— C'est quoi c'te merde ? dis-je, non mais c'est quoi ça ?

Je reconnaissais ma maison, avec son balcon. La terrasse, où il y avait même encore les deux fauteuils Voltaire, en piteux état et même l'un d'eux servait de nid à quelque oiseau, mais ils étaient toujours là. Mis à part ma maison, il n'y avait plus aucun voisin, juste... l'océan !

Le goéland s'envola, me laissant seul. Je pris un cigare, je sais ça a l'air con dans le contexte, mais pour réfléchir, il n'y a pas mieux pour accompagner. En plus, il

en restait, comme par magie, dans la boîte que j'avais achetée hier. Bon, quand j'écris "hier" aujourd'hui. Tout à l'heure c'était pas "hier". D'ailleurs c'est à ce moment-là que je me suis posé la question du "quand"... j'étais quand ?

Je voulus en avoir le cœur net, il fallait que je fasse un "tour de propriétaire". En fait de tour, ça a été assez rapide, ma maison était au centre d'une île, entourée par un océan avec plein d'eau. Personne d'autre.

Un truc se plaqua sur mon visage. Je le pris à pleine main, c'était un journal ! Formidable ! Inespéré ! Je pourrais voir la date ; je feuilletai nerveusement, cherchant la "une". C'était le "Journal de Saône et Dnube", daté du 23 ju...

...le reste était parti dans le vent.

Mon optimisme naturel en prenait un coup.

Je décidai de... ne rien faire. D'ailleurs il n'y avait pas grand-chose à faire. Aucun arbre pour faire un radeau, pas de nourriture. J'avais regardé dans l'antique frigo ; des rongeurs y avaient trouvé domicile, je ne les dérangeai pas plus que ça.

C'est là que je l'ai vu : un lapin blanc ! Vous allez dire que dans la situation c'était plutôt étonnant, ne me demandez pas la marque de mes cigares ou s'il me reste de la moquette, mais je vous assure : un lapin blanc ! D'ailleurs il regardait sa montre gousset, on avait l'impression qu'il était en retard.

J'étais plus à ça près. Le lapin bondit dans un trou dans le sable ; moi, vu ma situation, ça ne pouvait pas être pire. Je le suivis.

J'ai reçu un grand coup sur la tête.

J'étais à mon bureau, et le grand lapin blanc était à côté de moi, il me tapotait sur le crâne :

— Alors jeune homme ? On s'endort sur son bureau ?

— Pardon monsieur, je suis désolé.

— Je pourrais avoir un café ? me demandait le lapin.

— Mais bien sûr ! Je suis vraiment désolé, j'ai fait un rêve bizarre, où j'étais sur une île déserte, mais avec ma maison. Amusant non ?

C'est là que le goéland est rentré :

— Bonjour monsieur Denis, voici votre courrier ; bonne journée.

Il y a des jours comme ça, on se demande ce qui vous passe par la tête... une maison sur une île déserte ; quelle idée !

LA CAFETIÈRE ENCHANTÉE
Conte en hommage à Tex Avery



(Michigan J. Frog, de Tex Avery — Nda)

J'étais dans mon jardin l'autre jour ; c'était un vendredi, jour de fermeture de la boutique. Je creusais un trou, afin d'y enterrer le petit corps d'un oiseau que j'avais trouvé sur le pas de ma porte le matin même. Certainement la victime d'un chat de passage. C'est la nature de l'un d'être la victime de l'autre. Rien à blâmer.

Je creusais donc, lorsque ma pelle émit le bruit caractéristique d'une rencontre avec un objet métallique : Klong !

J'étais assez étonné de tomber pile-poil, dans mon terrain de mille mètres carrés, là où j'avais décidé de creuser, sur un objet enfoui. Bref, je raclais un peu afin de découvrir un peu mieux l'objet de sa gangue de terre. C'était une assez grosse boîte en métal, avec des inscriptions latines : "None apertura, dangeorum diabolicus". Je ne comprends rien au latin, aussi j'ouvris, me disant que ce n'était là certainement que le nom du fabricant de la boîte.

Quelle ne fut pas ma surprise ! Une magnifique cafetière en bois exotique et chrome étincelant, toute neuve. Je la rapportai à la maison et mis directement à la poubelle l'autre banalité germanique, une Krups, afin de la remplacer par la nouvelle venue. Quoi qu'il en soit il n'y avait pas de cordon électrique, cela m'étonnait. Je cherchais si un mode d'emploi ne traînait pas au fond de la boîte... Bingo ! Et tout en français !

Effectivement il expliquait que la cafetière "Gisèle, modèle III" fonctionnait en auto-nomie totale sans apport d'aucune énergie extérieure ; suivait un charabia technique un peu rébarbatif et pour tout dire abscons.

Le plus étonnant était qu'il précisait aussi qu'il n'y avait pas besoin de café et par conséquent pas de filtre et encore moins... d'eau.

Je m'assis cinq minutes, et relus le mode d'emploi plusieurs fois, pensant avoir soit omis un chapitre, soit avoir mal lu.

— C'est quoi ce truc ? dis-je.

Et c'est là que je l'entendis, sur une mélodie ancienne, comme une opérette d'Offenbach :

— C'est un mystèreuuuuuuu mystèreuuuuuuu mystèreuuuuuuu...

C'est la cafetière qui venait de chanter ! Je vous assure ! Une belle voix, au timbre net.

Je m'approchais de l'objet, un peu sur mes gardes, car ça commençait à me faire flipper un peu. Il y avait un bouton "Café" ; c'était d'ailleurs l'unique bouton disponible sur cet appareil. Je mis une tasse sous le bec verseur et j'appuyai.

Soudainement, la cafetière s'anima et elle se mit à faire un french cancan sur le bar ! Mais pas uniquement la danse, mais en chantant !

Je m'étais en tombant dans un de mes fauteuils, complètement éberlué... il fallait que je montre ça à Jean-Marie ! C'est vrai-ment un truc extraordinaire ! D'autant que le café servi avait un goût exquis.

— Allo ? Jean-Marie ? Viens ! Faut que j'te montre un truc... j'peux pas t'raconter par téléphone.

Mon pote est arrivé quelques minutes plus tard, et dans un grand geste, tel un monsieur loyal, je présentai LA chose :

— Voilà ma nouvelle cafetière ! Elle fonctionne sans électricité, sans café et... sans eau !

Là Jean-Marie me regarda d'un air que je ne lui avais jamais vu.

— Tu te fous de ma gueule Denis ?

— Non non j't'assure ! Et en plus elle chante !... Attends, regarde !

J'appuyai sur le bouton café...

Rien ne se passa.

— Aaaattends, j'ai dû mal appuyer. Je réessayai.

Rien ne se passa.

— Bon, mon Denis c'était très drôle, j'espère que tu as bien filmé la scène, mais moi j'ai des choses sérieuses à faire !

Jean-Marie partit fâché, en claquant la porte.

C'est là que la cafetière entonna l'inter-nationale en levant le bras articulé, celui qui sert pour la vapeur... et j'eus un autre café tout aussi délicieux. J'étais un peu agacé, aussi je la laissai de côté et commençai à travailler à une prochaine édition de "Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil". Durant l'après-midi, j'eus droit au Barbier de Séville, à l'air du Toréador, et à Viens poupoule. Dès qu'un client passait la porte, la cafetière, comme toute bonne cafetière, se taisait... j'essayai de faire un café, mais rien ne voulait sortir de cette satanée machine. J'essayai d'expliquer aux clients l'histoire bizarre de cet objet. En pure perte, et je crois même au désavantage de ma réputation.

C'était l'heure de la fermeture et elle se mit à entonner L'angélus.

Subrepticement, en silence, je la pris par surprise et refermai sur elle le couvercle de la boîte maudite.

J'ai attendu la nuit, et dans le plus grand silence, en essayant même de retenir ma respiration, j'ai été dans le champ voisin, de l'autre côté de la route, derrière chez moi. J'ai creusé un grand trou... profond... le plus profond que je puisse faire à la lueur de la lune. En jetant la boîte au fond j'ai cru discerner le De profundis de Mozart... qu'importe... pour moi le cauchemar était fini.

J'ai eu de la chance : ma bonne cafetière de marque germanique fonctionnait encore, et surtout... surtout : elle se taisait... Elle !

LE CHIEN QUI S'EMMERDAIT



Quand j'ai acheté ma p'tite boutique, qui n'était auparavant qu'une simple maison d'habitation, j'avais bien remarqué les chiens des propriétés alentour. À titre personnel, je suis habitué aux toutous qui aboient pour une raison précise et non à tout bout de champ, pour n'importe quel bruit.

Et malheureusement, je suis entouré d'exemplaires canins aux mœurs bruyantes. Par dérision, plus que par méchanceté, j'ai surnommé les deux chihuahuas de gauche : les rastas-roquets ; je trouve que le surnom leur va bien ; ils ne sont pas méchants ni dangereux pour deux sous, seulement un tantinet bruyants. Et chez mon voisin de droite, j'ai la chance de pouvoir côtoyer celui que j'ai surnommé : Le chien des Basketville.

C'est de ce dernier dont il est question aujourd'hui.

Il y a une quinzaine de jours, alors que je travaillais justement sur une prochaine édition du "Chien des Baskerville", illustrée par l'un des plus grands dessinateurs holmésiens : Frederic Dorr-Steele. Je me suis assoupi. Il faut dire que c'est un travail qui, mine de rien, si physiquement n'est pas fatigant, il n'en va pas de même intellectuellement. L'attention portée à la traduction, à ne pas laisser passer une faute, et en plus à apprécier bien entendu la lecture ; tout ceci fatigue le cerveau et les yeux papillottent souvent. Ce qui a pour résultat que je me retrouve à faire une sieste à même le bureau.

Ce jour-là c'est une voix grave et véhémence qui me réveilla :

— Qu'est-ce que je m'emmerde, y a pas quelqu'un pour me tenir compagnie ?

Je regardais depuis mon bureau, dans toute la pièce ; il n'y avait personne. Il faisait beau et la porte sur la terrasse du nid (celle de derrière, je vous conseille à ce titre la lecture du premier conte de cet ouvrage. NdA) était grande ouverte. L'endroit est plus au calme que sur la route et mes visiteurs peuvent tranquillement jouir d'un petit repos campagnard, littéraire ou non.

Bref, la voix semblait venir du dehors. Je m'approchai.

— Dit voisin, tu veux pas me tenir un peu compagnie ?

Je regardais derrière moi : personne.

J'ouvris la cabane à outils : personne.

Puis j'allai vérifier dans le cellier à bois : personne.

— Qu'est-ce que tu cherches voisin ? dit encore la voix.

Il me semblait devenir fou... je me suis même pincé afin d'être sûr que je ne rêvais pas.

— Aïe ! fis-je. J'étais face au chien des Basketville et :

— Pourquoi tu te fais mal voisin ? dit-il.

J'ai failli tomber à la renverse !

Le toutou bruyant hier, avait aujourd'hui le don de la parole, certes, mais aussi l'intelligence d'un être humain normal (enfin pas de tous, mais presque). Je le comprenais parfaitement.

— Depuis quand tu sais parler euuuuh... Toutou ?

— Mon nom c'est Jules Laglue, et je sais parler depuis toujours.

— Ah ? fis-je totalement incrédule et même un tantinet méfiant. Je savais bien qu'hier il aboyait encore à me rompre les tympans.

— Et donc tu t'emmerdes tant que ça ? Mais ton maître il s'occupe de toi ?

— Ouai, évidemment, mais il a son boulot, et puis j'ai du mal à communiquer avec lui.

— Ça je peux comprendre...

C'est à ce moment-là qu'un visiteur est arrivé dans ma boutique, il était sur le pas de la terrasse et me regardait bizarrement. J'ai donc interrompu mon dialogue avec Jules afin d'accueillir mon visiteur.

— Vous parlez donc avec les chiens ? C'est très étonnant ?

— Oui n'est-ce pas. Ce chien est tout à fait exceptionnel.

Nous discutâmes ainsi durant un bon quart d'heure, le temps que mon visiteur, apparemment rassuré sur ma santé mentale, but le thé qu'il m'avait commandé. Je le saluai chaleureusement, et juste avant de partir il me dit :

— Cependant, si je puis me permettre, quand vous parlez avec le chien, aboyez moins fort, ce sera plus discret. Et il partit, me laissant très perplexe.

Il voulait insinuer que ce n'était pas le chien qui parlait humain, mais moi qui aboyais le chien. Il fallait que j'en eusse le cœur net, et grâce à un miroir, je me mis à parler comme si j'avais Jules en face de moi...

J'aboyais !

J'avoue que cela m'amusa plus que l'inverse, ne me demandez pas pourquoi, mais c'est comme ça que je le ressentais.

Depuis, quand Jules s'emmerde trop tout seul, et que je veux me faire une pause dans mon travail d'éditeur, je lui fais la lecture, assis dans l'herbe, et lui, de l'autre côté de la clôture, couché, les yeux mi-clos.

Jules c'est vraiment un gars épataant !

LE SERVICE CHÉRUBIN



J'étais en train d'écrire une recette assez amusante et originale, une recette pour gourmands gourmets.

Le téléphone sonna :

— Allo ? Bonjour Monsieur Denis.

Je reconnus tout de suite le style d'appel d'une société de livraison de repas et denrées alimentaires : "Côtés saveurs", dont j'étais client depuis déjà quelque temps. Ça faisait longtemps que je ne leur avais rien commandé. J'ai pour principe de ne dépenser que lorsque j'en éprouve le besoin et non l'envie.

— Tiens bonjour, répondis-je, souriant.

Après quelques considérations météorologiques et le temps qui passe, nous en sommes venus au sujet principal :

— Alors dites-moi, monsieur Denis, vous avez reçu notre catalogue ? Que vous ferait-il plaisir ?

J'avais en effet déjà préparé la petite liste des choses qui faisaient déjà saliver mon palais gourmand.

— Et bien cher ami, dis-je sur un ton amusé, j'ai choisi... attendez...

Il fallait que je retrouve, dans le capharnaüm classifié de mon bureau, le fameux catalogue que j'avais annoté.

— Ah ! Le voilà !... Alors, le 12 42 : "Émincé de poulet fermier aux morilles, sauce bourgeoise".

L'appellation "sauce bourgeoise" titillait mon imagination, je me laissais faire. Je continuais :

— Ensuite le 23 14 : "Farandole du potager à la vapeur et aux épices orientales".

Je me croyais déjà dans un conte des "Mille et une nuits".

— Et pour finir, le 08 73 : "Rôti de cochon des prés, farci aux bolets émincés".

J'en salivais d'avance et m'imaginai déjà couteau levé, de dextre et fourchette en érection, de senestre ; la serviette bien en place, coincée au col... et moi, prêt à fondre sur ce met pour la dégustation. Soudainement, je passais de l'orient aux mille épices ; au sud-ouest gargantuesque, tel le rejeton goulé gobant les nourraïns comme vulgaires amuse-gueules.

— Bien monsieur Denis, c'est une belle commande !

— Bah, faut savoir se faire plaisir de temps en temps, on a qu'une vie, et ce n'est pas pour s'empiffrer de carottes Vichy !

Mon correspondant rit de bon cœur à ma petite pique, destinée aux pisse-froid de l'assiette, les ayatollahs de la subsistance.

— Pour la commande, voulez-vous essayer notre nouveau service de livraison ?

— Ah ? Lequel ?

— Un service aérien, sans aucun frais supplémentaire. Ce service est garanti et totalement silencieux.

J'étais perplexe, habitué que j'étais à ce sympathique livreur, qui toujours souriant m'apportait ma commande. Mais je suis aussi curieux que casanier, j'acceptai donc cette livraison par la voie des airs. Je m'attendais à une sorte d'engin comme on fait maintenant, ces coucous idiots qui amusent les imbéciles qui se prennent pour de nouveaux Saint-Exupéry, petits pincés de la culture geek.

Quelques heures plus tard, j'entendis une douce musique, c'était l'Ave Maria de Gounot, chanté par un quatuor aux voix angéliques... et quand j'écris "angéliques"... en effet, de par la porte donnant sur ma terrasse de derrière, celle que j'appelle "Terrasse du Nid*", je vis quatre petits angelots, exacte réplique de ceux qui sont représentés dans l'art baroque. Quatre chérubins avec leurs petites ailes, leurs cheveux bouclés... et leur sourire sincère (mais quand même un peu agaçant à la longue).

D'une voix douce et chantante, ils me firent, en chœur :

— C'est ici en la demeure de sieur Denis que nous venons à tire d'ailes, livrer victuailles pour plaisir de bouche. Cette livraison vous est offerte pour la joie de vous compter parmi nos fidèles clients.

— Mais... Mais... Je... Enfin...

J'étais devenu une sorte de pantin, incapable d'aligner une phrase cohérente. Ils pouffèrent discrètement, mais sans méchanceté ; mon attitude était en effet assez burlesque.

— Au revoir monsieur Denis, nous espérons avoir la joie, de nouveau, à vous servir, dirent-ils avant de me laisser comme statue de sel.

Je repris mes esprits au bout de quelque temps, et pour en avoir le cœur net, j'appelai moi-même la société "Côtés saveurs" pour les remercier vivement de leur surprise et de cette nouvelle façon de livrer.

— Allo ? Bonjour, ici monsieur Denis, je voulais vous remercier de cette livraison express et si... comment dire... si exceptionnelle.

La voix de mon interlocuteur fut quelque peu étrange :

— Comment ça ? Une livraison ? Mais laquelle monsieur Denis ? Nous n'avons fait aucune livraison aujourd'hui. D'autant que nous devons vous appeler seulement la semaine prochaine.

J'étais certainement aussi surpris que mon correspondant, même si ce n'était pour les mêmes raisons. Je n'insistais pas, m'excusai de mon erreur.

C'est donc avec appréhension tout de même que j'ouvris le colis reçu. Il contenait bien : un "Émincé de poulet fermier aux morilles, sauce bourgeoise", une "Farandole du potager à la vapeur et aux épices orientales" ainsi que le "Rôti de cochon des prés, farci aux bolets émincés". Il y avait aussi un catalogue aux

douces couleurs, imprimé sur une sorte de papier vélin. Bref un catalogue comme je n'en avais jamais vu :

"Catalogue des coteaux de l'Olympe, commandé par simple vœu".

Les livraisons à domicile, c'est quelques fois vraiment bizarre !

lire Le piaf irascible, page 5.

L'HABIT À DENIS



J'étais en train d'écouter tranquillement un vieil air de Renaud : "Étudiant poil aux dents" lors d'une petite pose intellectuelle, ça m'faisait bien marrer :

"Étudiant poil aux dents
J'suis pas d'ton clan pas d'ta race
Mais j'sais qu'le coup d'pieds au cul
Que j'file au bourgeois qui passe
Y vient d'l'école d'la rue
Et y salit ma godasse"

Soudainement j'entends une voiture s'arrêter devant mon p'tit café, je me lève afin d'accueillir ces nouveaux visiteurs. Je les reconnais, ce sont mes habitués hebdomadaires, un charmant couple de Nolytois. À peine j'ouvre ma porte qu'un vent frais vient caresser mes jambes. Alors qu'il y a deux secondes j'étais habillé, ce matin-là, avec un sarouel noir et une chemise blanche paysanne, de style XIX^e ; j'étais alors en kilt, en costume traditionnel écossais.

— Bonjour monsieur, me firent mes habitués.

J'étais assez étonné. Pourquoi me donnaient-ils du "Monsieur" ? J'allais leur demander, lorsque de ma bouche sortit :

— Aïe bègue iou pardonne ? Dis-je dans un parfait anglais (qui ne transparait pas forcément ici ! NdE)

— Où est Denis ?

Une nouvelle fois, j'essayais de me faire comprendre :

— Donte neau seur.

Et mon sympathique habitué, suivi de sa femme, entra. Je leur cédai bien entendu la place.

— Denis !... Denis !

L'homme m'appelait. Il ouvrit même la porte qui donne sur mon jardin et cria :

— DENIS !

— Cane iou somme sinke fore iou seur ? Répétais-je toujours dans cet anglais inimitable qui fait l'admiration de tous.

Il semblait m'ignorer complètement, jusqu'à ce moment-là :

— Bon, lengliche, si tu vois Denis, tu lui dis que Pierre et Paulette, on est passés, understand ?

— Iesse seur, aïe eunedeurestande seur.

Et les revoilà partis. Je me disais que shit... pardon

crotte, que j'avais loupé mes fidèles clients avec cet accoutrement qui n'était même pas des couleurs de mon clan ! Je me mis à siffloter le "God save the queen" en me remettant à l'écriture. Mais quelle ne fut pas ma surprise : je ne comprenais rien à ce qu'il y avait d'écrit, c'était dans une autre langue que la mienne : du français certainement.

Un peu fâché, je me renfrognais sur mon fauteuil.

C'est à ce moment-là que je vis une petite dame arriver, l'air souriante et le cheveu plus ou moins peigné au râteau avec un grand sourire généreux. Elle se dirigeait vers la porte de mon établissement. Je l'avais reconnue, c'était Madeleine, du Moulin du Chat Zeu, une de mes grandes amies. Je me levai donc pour aller l'accueillir. J'ai failli m'étaler par terre : ces sacrés bords de merde de chiassure de vérole de moine d'enculé de sa mère de talons hauts (4 cm pourtant !) m'avaient surpris. Et ma jupe plissée, mi-cuisse, de couleur bleu nuit, déchirée, ainsi que ma chemise blanche salie. Heureusement que j'eus le temps de me relever.

Quand la dame fut en face de moi, je m'aperçus que ma tête arrivait à peine à son nombril :

— Pardon ma petite, tu sais où se trouve le monsieur qui habite ici ?

Je voulais lui répondre que c'était moi, mais que j'étais prisonnier de ce corps de fillette de 8 ans en tenue d'écolière du privé (en plus !), et au lieu de dire ce que je voulais, ma bouche décida d'autre chose :

— Non madame, je ne sais pas du tout, j'attends ma maman.

— Ah ! dit la "petite" dame si grande, un peu embêtée. Si tu le vois, tu peux lui dire que Madeleine est passée, et qu'elle reviendra demain ?

— Oui madame. J'exécutai même une sorte de révérence de petite fille modèle.

Une fois partie, je me retournais pour me voir dans la glace. Cette fois j'étais habillé façon bavaroise, j'avais même une grosse chope, en forme de botte, remplie de bière, à la main. Mais cette fois c'était mon pote de La Drée qui venait pour continuer les travaux de mes appartements.

— Bonjour monsieur... ah ! Je vois que vous êtes bien servi !

— Arh zo, yaya... cheune. Goutte goutte.

"Mon allemand est un peu rouillé, mais je me défends encore pas mal", me disais-je intérieurement.

— Vous savez où se trouve Denis ?

J'essayais de le prévenir que ce n'était pas moi là devant lui, enfin si, mais pas dans le bon corps :

— Yaya ! cheune ! zaire goutte !

— Bon y comprend qu'dalle le chleu, j'reviendrai plus tard.

Et me voici en train de lui courir après :

— Naïne naïne, hiche bine naïne deuchte !

— Non non, c'est bien gentil mais je ne bois pas de bière le matin ! répondit mon pote.

C'était peine perdue ! Je revenais à ma boutique. Et je me laissais tomber dans un de mes fauteuils crapaud. C'est alors que je m'aperçus que je n'étais plus en une sorte de grosse boudruche bavaroise, mais en une sorte d'asiatique, à la vue des choses que j'avais aux pieds. Et ma grande tunique bleue avec un dragon orange et or peint sur le devant en confirmait l'hypothèse. C'est

quand je me suis levé pour aller au-devant de la postière que je connais bien, que j'ai remarqué la grande natte que j'avais à la nuque.

— Ah ? dit-elle en entrant. Denis n'est pas là ?

— Je suis Denis, mais pas dans le bon corps. (ici la phrase a été traduite du mandarin, par erreur, le traducteur a été fouetté pour son impertinence).

— Pardon ?

— Non c'est rien, c'est pas grave. (encore ici le traducteur a réitéré son effronterie, on l'a noyé avec une pierre au fond du lac.)

La factrice ne comprenant apparemment pas le mandarin classique, pourtant fort célèbre et que je dois dire je maîtrise suffisamment bien pour faire illusion parfaite, se décida à poser le courrier sur mon bureau avant de repartir avec un joyeux :

— Bonne journée !

Je fis demi-tour sur moi-même, je m'apprêtais à rentrer dans ma boutique avant de fermer. Et soudainement je me retrouvais en... moi ! Le bon moi avec le pas de cheveux, la chemise blanche et le sarouel noir. Enfin ! La vaste blague était terminée. Quand j'entendis derrière moi :

— Bonjour monsieur, est-ce ici le p'tit café si célèbre sur Alpha du Centaure ? (le traducteur, ayant réussi à se libérer, et après avoir traduit cette dernière phrase de l'Alphacentaurien, nous l'avons finalement éviscéré devant la boutique).

Je me retournai. J'étais devant un être tout vert. Ses pieds, nus, étaient comme deux ventouses, son corps comme une poire, plutôt une Conférence qu'une Passe-crassane. Enfin de sa tête... surmontaient des sortes d'articulations, deux yeux sortaient du dessus de la poire et se mouvaient librement. Je répondis tout naturellement :

— Mais bien sûr ! Entrez je vous en prie.

Comme quoi, il ne faut pas forcément se fier au paraître, à moins que ce soit pour une invasion extra-terrestre.

LES VŒUX DU DÉPLIANT



C'était à la mi-matinée d'une journée ensoleillée et j'étais en train de travailler au prochain livre de Léonce ; un livre de recettes simples et populaires, des recettes à lire, pleines d'humour et de petits conseils de grand-mère... bref un ouvrage agréable à travailler. C'est sur une idée de brocolis à vinaigrette chaude qu'est entrée cette personne avenante et très souriante :

Elle était vêtue simplement, comme une dame peut l'être aujourd'hui, chemisier, pantalon, un léger pull sur les épaules, des chaussures de sport. Elle avait de très beaux cheveux blonds flamboyants, légèrement ondulés. Son visage était agréable et respirait la bonhomie.

— Bonjour monsieur, ça fait déjà un bon nombre de fois que je passe devant votre boutique, et je ne m'étais jamais arrêtée. Je suis épicière ambulante, des productions régionales principalement ; est-ce que cela vous intéresserait ?

— Écoutez, pour le moment non, mais laissez-moi votre catalogue, on ne sait jamais, j'aime bien les petits commerçants et les bonnes choses, comme vous pouvez le constater, dis-je souriant tout en tapotant mon bedon.

Elle sortit quelques instants et me rapporta un dépliant avec la liste de ses victuailles.

— Voici mon petit dépliant, j'espère qu'il saura exhausser tous vos vœux, il est tout gratuit à cet usage, on n'est pas obligé d'en abuser. Et surtout merci Monsieur pour votre accueil chaleureux et souriant.

— Mais je vous en prie, le sourire est la politesse de l'âme je crois ; et cela ne coûte pas plus cher.

Nous nous sommes serré la main avec un je ne sais quoi d'émotion partagée.

Je continuais à travailler jusqu'à l'heure de l'apéro. Là je me servis, comme à mon habitude, simplement une bière et allant sur ma terrasse, je regardais le dépliant de cette charmante épicière.

Je tombais sur un hachis Parmentier à l'émincé de canard et d'oignons frits. La recette ressemblait fort à celle de Léonce et je me dis à voix haute :

— Il faudrait que j'y goûte de ce "Parmentier au canard".

Je finissais tranquillement une lecture silencieuse, et concluais la bière. Je me levai afin de préparer mon déjeuner, je commençais à avoir assez faim, surtout après cette lecture appétissante. Rentrant dans ma boutique, une douce odeur de plat chaud vint titiller mes narines. J'étais assez surpris, car je ne me souvenais pas avoir mis de plat à chauffer.

J'allais dans la cuisine, et en effet, juste devant le four — éteint — un bon plat attendait, pour une personne ; enfin une personne comme moi... un hachis Parmentier fumant à la bonne odeur d'oignons grillés mêlés de ce fumet spécifique au canard bien cuit dans son jus de cuisson.

— Ah ben merde alors ? D'où ça vient ça ?

Un sentiment étrange traversa mon esprit. Je secouai vigoureusement la tête afin d'en chasser l'idée qui la traversa. Cependant je ne pus m'empêcher de penser à ce dessert, proposé au catalogue : un gâteau de chocolat aux noix de pécan et crème anglaise aux miettes de pistache. Je dis alors, à voix haute :

— J'aimerais bien une part de gâteau de chocolat aux noix de pécan et crème anglaise aux miettes de pistache.

Je regardais tout autour de moi pour vérifier l'inanité de mon idée.

Rien n'apparut sur la table de la cuisine. Ça rassurait mon cartésianisme, mais seulement n'expliquait toujours pas l'apparition du plat chaud. J'avais tout de même faim ; je pris le plat, et comme d'habitude allai m'installer à mon bureau pour y manger.

Il y avait, à côté du clavier de mon ordinateur, une part de... gâteau de chocolat aux noix de pécan et crème anglaise aux miettes de pistache !

J'étais bouche bée ! Il semblait que ce que je désirais de ce catalogue, apparaissait dans l'instant, prêt à être dégusté.

Pour confirmer l'hypothèse, même surréaliste, il fallait que je fasse une dernière commande, je dis d'une voix forte :

— Je boirais bien un "Jus de poire des champs".

Une bouteille apparut dans l'instant, juste à côté de la part de gâteau.

Il fallait que je me rende à l'évidence, cette charmante épicière devait être une bonne fée. Je la remerciai en mon for intérieur, du plus profond de mon âme.

Je mangeais le cœur heureux et me souvenais alors de la phrase qui m'avait paru banale lorsque ma visiteuse la prononça : « Voici mon petit dépliant, j'espère qu'il saura exhauser tous vos vœux, il est tout gratuit à cet usage, on n'est pas obligé d'en abuser. »

Aussi ai-je décidé de ne me servir du dépliant que lorsque mes moyens pécuniaires ne me permettront pas de manger correctement. Je crois que c'est l'usage qu'il doit en être fait.

Et depuis, de temps en temps, surtout en fin de mois, j'use du dépliant pour améliorer un peu mon menu quotidien.

Les épicières ambulantes sont vraiment de petites fées.

LA MARCHE DES SEPT SUCRES



Depuis que j'ai fait mon accident ischémique transitoire (AIT), un truc pas terrible, avec les mêmes symptômes qu'un accident vasculaire cérébral (AVC), mais moins grave que ce dernier... disons que si je ne faisais rien, dans un an je pourrais être au niveau d'une pomme de terre ou d'un concombre. Mais voilà, je veux vivre. Donc j'ai arrêté de fumer, de boire, je mange beaucoup moins et mieux, et... sur l'ordre de mon docteur, qui m'a dit de marcher au moins trente minutes par jour, j'ai décidé finalement de marcher une heure par jour. Ce qui grosso modo fait quatre kilomètres deux cents. Je les fais en trois périodes de sept aller et retour dans mon jardin qui fait cent mètres de long.

La première vers 7h30, la seconde juste à la réouverture de la boutique, vers 14h00, et enfin la dernière vers 17-18 heures, plus ou moins.

Et c'est là que les Athéniens s'atteignirent : c'était hier, en fin de journée, il y avait une chaleur caniculaire. J'étais habillé juste avec un beau pantalon blanc bouffant, un gilet à manches courtes, très léger et sans aucun bouton, un chapeau style Panama, ainsi qu'une paire de lunettes de soleil et ma tétine. Bref, j'étais assez à l'aise.

Pour faire ma marche, j'ai décidé, au lieu de compter le temps passé, de compter le nombre d'aller et retour avec des... morceaux de sucre (de canne !). Je les pose à la verticale sur la table de jardin, et je commence !

Je fais mon premier aller-retour, et je "descends" le premier sucre.

Je repars pour le second tour.

Arrivé au bout des cent mètres, je me prépare à faire mon demi-tour, lorsque je me retrouve, dans mon jardin, mais face à un champ. Un champ de lavande odorante, qui ondule légèrement avec un petit vent. Je reste là comme un con. C'est toujours mon jardin, mais plus de pelouse ! Je regarde derrière moi. Normal, la route, les arbres, les vieilles bagnoles du voisin, le chien hystérique de Laetitia... Normal ! Bon, je vais donc à travers ce champ de lavande, il faut tout de même que je fasse ma marche ! C'est agréable, même si ça ne me paraît évidemment pas normal. Un petit papillon blanc

passé devant moi. Je m'arrête et je le regarde virevolter de-ci de-là. Je reprends ma marche. J'arrive à la table aux sucres, et je fais tomber le second. Je me retourne. Je me retrouve devant une plage de sable fin, ce sable particulier que l'on trouve aux Caraïbes, chaud, très très fin et qui sent la vanille presque. Fini la belle et savoureuse lavande. Mais bon, ça reste encore agréable. Le plus marrant, enfin si j'ose dire, c'est que j'entends la mer, son flux et son reflux. Les vagues se cassant sur des rochers. Une mouette passe juste au-dessus de moi en riant. Je ne sais pas pourquoi, ou plutôt si, je pense à Franquin et à sa mouette rieuse. C'est vrai que c'est assez étrange. Enfin surtout en plein cœur de la Bourgogne ! Je traverse donc cette plage tranquillement, regardant les crabes dodeliner de la carapace. Et les mouettes jouant leur cirque dans le ciel. J'arrive au bout de cette petite plage de cent mètres de long sur dix mètres de large. Je m'attends bien entendu à un autre paysage... pourvu que ce soit le "normal", comme celui des voisins, qui lui ne change pas.

Demi-tour : un sous-bois ! Un beau sous-bois au printemps, avec un écureuil qui sautille de branche en branche ; une biche au loin, en fait à côté de ma caravane et de mon voisin Éric. Ce dernier est en train de sortir son matériel de pêche, il ne s'aperçoit de rien... normal ! Je regarde de l'autre côté, mon voisin Rick est en train d'installer la grande piscine gonflable pour ses enfants. Il ne voit rien... normal ! Il fait frais dans ce sous-bois, le soleil traverse les interstices des branches, allume les feuilles d'un vert-jaune. Il fait bon. Mais je dois faire ma marche. Dans un sous-bois pourquoi pas, le doc m'a dit de marcher, il ne m'a pas précisé où. Bref, les voisins voisinent et moi j'arrive au sucre. Troisième ! Je me retourne en m'attendant... à rien ! Et là.

Un grand champ de maïs ! De grands maïs aux épis jaune d'or, qui se balancent fiévreusement dans un vent soutenu et rafraîchissant. Je regarde ce champ. Éric me salue. Étonné tout de même qu'il ne voit rien, je le salue de retour. Je dois donc être le seul à voir ces paysages, et je me dis : « Bon, ben, quand faut y aller faut y aller ! » Et je commence la traversée du champ. Moins agréable, car les épis sont une tête au-dessus de moi. J'écarte les plants les uns après les autres. Manque de pot, mon Panama s'est perdu dans le champ. Et je finis par arriver au bout de mes cent mètres. Je me dis encore : « À tous les coups ça va être aut'chose ». Ça n'a pas loupé.

Je me suis retrouvé, après le champ de maïs, devant : une piste de ski de fond. Alors là ! C'était vraiment fort ! En plein mois de juin ; une piste de ski. J'étais baba ! Mais avec mes sandales en cuir, j'avais un peu froid aux petons, je me suis dit alors : « Allez vas-y Jeannot, j'vais pas traîner ! » Faut dire que je commençais à me les peler moi, c'est qu'il fait froid sur une piste de ski, dans le fond ! Bref, je presse donc le pas pour atteindre... le quatrième sucre ! Hop ! Un de plus de descendu ! Qu'est-ce qui va bien donc m'arriver ?

Je me retourne pour me retrouver devant un champ de roches volcaniques. Froides bien sûr ! Comme ce que j'avais vu à l'île de la Réunion. C'est impressionnant, surtout dans un jardin ! Rick commençait à arroser son jardin. Pareil qu'Éric, il ne voyait rien ; ou en tout cas pas la même chose que moi. Le problème avec un tel

champ, c'est que je n'étais pas chaussé correctement. C'est donc très prudemment que je franchissais les uns après les autres, chacun de ces gros cailloux. C'est drôle, le chien hystérique de Laetitia, ma voisine ; j'avais comme l'impression qu'il voyait la même chose que moi. Parce qu'au lieu d'aboyer tout du long comme il le faisait chaque fois, là il était tranquille, assis sur son postérieur, il me regardait, presque béatement. Mais ce sont mes lunettes qui ont payé le prix de cette traversée ; elles sont tombées. Se sont brisées. Plus de lunettes de soleil. Je suis arrivé au bout du jar... pardon du champ de roches. Je me dis cette fois : « Et si je revenais chez moi par la route ? » À peine avais-je évoqué cette possibilité, que la route disparut dans un brouillard, une véritable purée de pois. Je me retourne donc pour découvrir... un nouveau décor.

Soudainement devant moi : un Sahara ! Aucun rapport avec la plage de sable fin de tout à l'heure. Là ce sont dunes suivies de dunes et de dunes. En haut de la première, qui faisait bien dix mètres de haut, il y avait le squelette de ce qui avait été un... chameau, sans doute. Un soleil brûlant chauffait mon crâne, rasé du matin. Autant dire que je n'étais pas dans un paysage amical. Mais il fallait que j'avance, j'avais mes sept sucres à abattre. Et puis ce n'était que... cent mètres de Sahara. J'enlevais mon gilet à manches courtes pour me le mettre sur la tête. Et je passais de dune en dune. Marcher dans du sable avec des sandales n'est pas dans mes habitudes. J'ai lâché ma pipe ; elle s'est enfoncée doucement dans la dune. Je n'ai pas réussi à la retrouver. Et ce soleil qui me brûlait les bras, le cou ; enfin chaque partie de mon corps qui n'était pas protégée par un quelconque morceau de tissu. J'arrivais cependant à mon cinquième sucre ! Je voulais m'asseoir afin de me reposer un peu : la chaise disparut et je m'étais sur le sol. Exsangue. Je me relevais en comprenant que je devais finir mes sept tours. Je me retournai.

Une forêt vierge occupait l'entièreté de mon terrain. Éric remplissait sa voiture avec ses instruments de pêcheur ; il me salua comme si tout était normal. Je n'osais rien lui dire de mes coups de soleil qui finissaient de cuire ma peau. Je lui dis : « Salut voisin ! ». Il partit, et j'entrais dans la jungle avec tout de même un peu d'appréhension. À peine y étais-je rentré, que ma retraite était impossible, des plantes aux épines acérées s'interposaient. Je continuais ma progression. Des bruits d'oiseaux pas vraiment de chez nous emplissaient l'air. Des cris, certainement de quelques groupes de primates se faisaient entendre ici et là. J'avançais prudemment entre les fougères immenses dont je subodorais que les feuilles étaient coupantes comme des scalpels, je n'en étais pas sûr, mais je ne voulais pas tenter l'expérience. Des animaux inconnus passaient derrière moi, je n'entendais que leurs courses folles. J'arrivais enfin au bout de ces cent mètres qui tout compte fait n'avaient rien de vierge. Demi-tour et un nouveau paysage.

C'est les pieds dans un marécage que j'étais alors. On dirait les bords de l'Amazonie, en tout cas ça me rappelait quelques films d'horreur vus il y a quelques années. Je voyais l'eau se former en quelques vaguelettes silencieuses. Un énorme serpent au-dessus de ma tête, s'était entouré sur une grosse branche. Il ne bougeait pas. Si je faisais attention, peut-être ne bougerait-il pas

? J'avancais donc prudemment. Je sentais contre mes jambes, plongées dans l'eau, des frémissements. Moi qui n'aime pas l'eau, j'étais servi ! J'avance plus loin encore, vers le sixième sucre. Presque la pénultième arrivée, un nirvana ! Je remarquai alors deux yeux jaunes sortant de l'onde et des narines proéminentes. Je me hâtais, les souvenirs de films comme "Lake Placid" ou même "Le crocodile de la mort", avec le génial Robert Englund, surgirent à ma mémoire. Je courus presque dans l'eau, de petits poissons me mordaient déjà les chevilles. J'arrivais à la table salvatrice : le sixième sucre tomba. J'étais encore en vie. Mais j'avais des plaies aux jambes. Le corps d'un petit poisson aux dents bien visibles et légèrement rougies de mon propre sang était en train d'agoniser à côté de moi. Je devais finir mon "chemin de croix", car c'en était réellement un. Quand j'allais raconter ça au doc ; si je le lui racontais ! Il me prendrait pour un dingue. J'avais encore un aller et un retour. Quelle épreuve allait m'attendre ? J'étais vite fixé.

Un champ entier d'orties et de ronces. Je suis resté un bon moment devant cette épreuve. J'avais les chevilles saignantes, la peau brûlée par des coups de soleil, j'étais complètement trempé et je ne pouvais "m'évader" car ma maison était recouverte de ces ronces. Dès que je m'approchais de chez mes voisins, la distance doublait de celle que j'avais quelques instants avant. J'étais obligé de traverser et donc de supporter les piqûres des unes et les griffures des autres. Je commençais, et rapidement mon pantalon fut déchiré de toute part, et mes jambes ensanglantées. Mes bras nus étaient piqués par les orties, ainsi que mon torse et mon dos. Je n'avais aucune échappatoire. Je continuais. C'est à moitié déchiré de partout que j'arrivai au bout du terrain... à genoux. Je repris mes esprits, j'hésitais à me retourner. Mais la tentation de savoir quelle était ma nouvelle épreuve était plus forte. Je me retournai donc, une dernière fois.

Stupeur et soulagement : la pelouse d'origine était là, mais encore plus belle qu'avant. En fait c'est un peu comme si un décorateur de jardin l'avait mise en scène. C'était magnifique ! Des bosquets de fleurs blanches, d'autres de fleurs jaunes. Et cette odeur ! Cette odeur d'herbe fraîchement coupée qui vous prend aux narines et vous fait entendre les nymphes. J'étais clopinant, courbé par les épreuves de ces sept sucres. Mes vêtements déchirés, mouillés et sanglants aux échancrures. Des coups de soleil sur tout le corps presque, les chevilles légèrement déchiquetées par de petits poissons voraces.

J'abattais le... septième sucre !

C'est alors que toutes les traces de mes périples s'effacèrent d'un coup. Je retrouvais mon corps en parfait état. Le Panama était posé sur la table, à côté des sept sucres à l'horizontale, mes lunettes, et même ma pipe-tétine.

Il était temps de dîner et de se reposer.

Le doc ne voudra certainement pas me croire !

UN BEAU SOURIRE



Il y a un an, après avoir acheté ma maison et en faire le 30 mars dernier, une librairie un peu spéciale, où chacun pourrait s'arrêter le temps qu'il souhaite pour boire un verre et, sans obligation, profiter de ma bibliothèque, j'avais organisé une petite réception.

Me promenant dans le jardin, j'avais remarqué, le jour de l'ouverture, une jeune pousse au beau milieu du jardin.

Je l'avais remarquée parmi toutes les autres herbes, parce que ses feuilles étaient jaune d'or, de ce jaune qui ne l'est déjà plus et qui, tirant très très légèrement sur le orange, lui donne cet éclat que j'appelle "d'or".

Cette jeune pousse devenait de jour en jour, de plus en plus grande, belle et forte. Ainsi, deux mois plus tard, fin mai, elle mesurait déjà près de soixante mètres.

— Coupe-le ce truc, me disaient certains.

— C'est une volonté démoniaque, psalmo-diaient d'autres en se signant frénétiquement.

Je crois même qu'une pétition a circulé quelque temps, avant de disparaître des rumeurs villageoises.

Pourtant je l'aime bien moi cette plante, même sans comprendre la célérité de sa pousse et la vigueur qu'elle inspirait.

Ce printemps dernier, donc, elle avait de magnifiques feuilles jaune d'or et d'autres bleues, d'un bleu léger, comme un ciel matutinal, un doux bleu paisible et reposant. Enfin, à l'été, vers la mi-fin juillet, de très petites fleurs rouges sont apparues. Ce rouge était presque brun, comme un vieux rouge sombre, un beau rouge mystérieux. Les fleurs se présentaient à trois pétales avec un grand pistil blanc s'enroulant sur lui-même. Elles se multiplièrent sur toutes les petites branches de l'arbre qu'était devenue la jeune pousse. Début août, il mesurait déjà plus de cent vingt mètres, mais son tronc était toujours aussi fin et solide, à peine la taille d'un bras.

— Mais coupe-le me répétaient encore quelques personnes dont je tairais le nom, et dont je ne comprenais toujours pas les motivations.

Il garda ses feuilles et ses fleurs pratiquement jusqu'à Noël. C'est le matin du 25 que j'eus la plus grande surprise : feuilles et fleurs s'étaient imbriquées les unes

aux autres pour former... des guirlandes ! De très belles guirlandes qui scintillaient la nuit et lorsque le vent soufflait, l'on pouvait entendre tinter, très légèrement, comme de petites clochettes.

Noël est passé, l'arbre mesurait début janvier plus de deux cent soixante-dix mètres. Il était majestueux, résistait, je ne sais comment, à toutes les tempêtes que nous avons eues. À peine pliait-il pour ne pas rompre.

Encore une fois, certains voulaient me voir le couper, sans donner jamais aucune raison à leur désir presque hystérique. Un spécialiste est même venu, on commençait à en parler dans la presse régionale. En effet, en tombant, il aurait pu faire des dégâts chez mes voisins, et j'en aurais été responsable. Le verdict de l'arbrologue déplut fortement : l'arbre était, dicit : "d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant durant ses quarante-deux années de carrière, l'arbre n'avait aucune chance de tomber".

À la mi-janvier l'arbre dépassait deux cent quatre-vingts mètres. Début février, près de trois cents mètres. Début mars, plus de trois cent cinquante ; hier, 29 mars, trois cent soixante-cinq mètres.

Aujourd'hui 30 mars, alors que je fête la première année de ma librairie un peu spéciale ; je suis allé voir mon arbre... ma surprise fut de taille, si j'ose dire : l'arbre avait disparu durant la nuit, semble-t-il.

À la place d'un arbre majestueux, aux belles feuilles jaune d'or, il y avait une fleur, une petite fleur toute rouge, d'un rouge sombre et mystérieux, et la fleur...

...m'a souri.

La nature a aussi ses mystères.

HIER C'EST UN PEU
COMME AUJOURD'HUI
...ET INVERSEMENT



Je me suis réveillé ce matin, j'étais sûr qu'on était "Vendredi", jour de fermeture de ma librairie, et par conséquent jour de farniente. Je me lève donc assez tard, sur les coups de sept heures. Je prends ma douche, un p'tit café tranquille au soleil matutinal en lisant le Canard enchaîné. Un peu de ménage. J'allume l'ordinateur, histoire de voir ce qu'il se passe de par le vaste monde...

...Horreur et putréfaction ! Je vois la date :

Jeudi 11 mai !

Je suis encore en sortie de bain, habit rituel du farniente.

— Merde zut crotte caca boudin ! J'suis en r'tard pour ouvrir la boutique !

Je m'habille façon Speedy Gonzales, je descends, j'ouvre la boutique... pas un visiteur à l'horizon... je reprends donc une activité normale ; en l'occurrence l'écriture d'une pièce de théâtre à caractère satirique.

C'est à ce moment où je tourne la tête, je regarde dehors... les éboueurs sont en train d'ébouer.

Je fronce les sourcils et je me dis à moi-même : "Tiens, mais c'est le mardi normalement qu'ils passent les hommes orange". Par acquit de conscience, je sors pour leur demander s'ils n'ont pas changé de jour de ramassage des poubelles.

— Mais si justement monsieur, maintenant et jusqu'à dorénavant c'est le dimanche qu'on passera !

— Le dimanche ? fis-je l'air abasourdi. Mais on travaille pas le dimanche !

— Ben ouai, ça c'était avant, mais avec les nouvelles directives gouvernementales, on a décidé que le mardi prenait la place du jeudi et devenait le dimanche, donc en fait on est toujours mardi-jeudi mais c'est dimanche. J'avoue que là j'avais un peu de mal à suivre. Je voulais m'assurer d'un point, afin de vérifier quelque chose :

— Alors dites-moi la messe ? C'est quel jour ?

— Ben le dimanche c't'histoire !

— Oui mais si on est mardi et que c'est dimanche, alors le dimanche c'est aujourd'hui mardi ?

Le boueur me regardait bizarrement comme une poule devant un Rembrandt.

— Vous y êtes pas du tout, ce dimanche-là, çui d’la messe, ils l’ont mis au mercredi, à cause que c’est le jour des enfants.

Il y avait donc désormais plusieurs dimanches par semaine, un le mardi et le mercredi.

Je me risquais à demander :

— Mais le lundi c’est toujours la même chose ?

— Ben justement, le lundi ça a posé problème, ils l’ont d’abord déplacé au samedi pour mettre le samedi après le second dimanche, histoire d’avoir moins d’embouteillages...

Un autre boueur a continué l’explication. Faut vous dire que le camion était arrêté sur le bord de la route, et que j’étais entouré de ces braves gens qui essayaient très sincèrement de m’expliquer les nouvelles directives de l’administration temporaire.

Donc :

— ...mais en fait ça n’a rien réglé du tout, alors ils ont dit que le samedi serait une semaine sur deux le lundi, et que le reste du temps, le dimanche, enfin le second dimanche serait prolongé au lendemain.

— Donc, dis-je, si je comprends bien, une semaine sur deux il y a un dimanche de trois jours ?

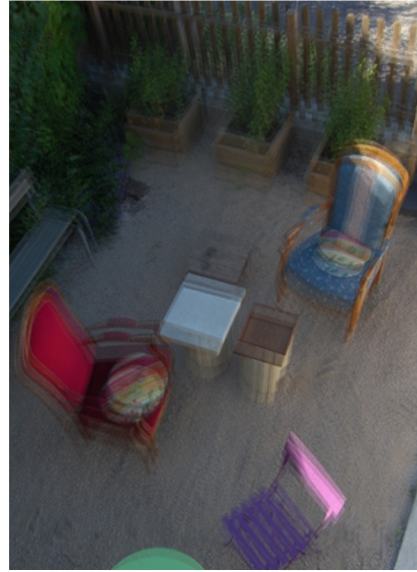
— Mais noooooon ! Puisque le premier dimanche c’est comme le mardi, c’est le second dimanche qui a été placé là, ça reste le dimanche ! C’est juste le samedi, y savent pas trop quoi en faire, et en fait nous on bosse un jour de plus tous les quinze jours.

C’était donc ça la réforme du temps de travail !

Je remerciais ces braves travailleurs du temps qu’ils avaient pris pour m’expliquer tout ça. C’est là que j’ai appris que ce n’était pas grave ; que c’était prit sur leur temps de sommeil.

Y a pas à dire, la simplification, c’est un travail à temps plein !

J’AI PAS ENVIE
D’ÉCRIRE DE CONTE
Conte érotico-hétérosexuel
pour adulte consentant



C’était dimanche dernier 14 mai, et je me disais qu’il fallait que je présente ma nouvelle terrasse sur mon site, enfin presque ma nouvelle terrasse, parce que les travaux devraient commencer incessamment sous peu. Parce que c’est vrai, on arrive aux beaux jours, et quelques uns de mes visiteurs aiment particulièrement profiter de l’extérieur... et je me disais que je n’avais pas envie d’écrire de conte pour jeudi, parce que... je n’avais pas envie d’écrire de conte pour jeudi ! Et toc ! Alors j’ai fait un détournement d’affiche de film... ça tombe bien, Ettore Scola avait mis en scène : “La terrasse”, avec toute une tripotée de grands acteurs : Tognazzi, Gassman, Mastroianni, j’en passe et des meilleurs. J’étais plutôt content de mon travail, donc je me suis accordé une petite pause sur... la terrasse ! Selon le principe qu’on n’est jamais mieux servi que par soi-même.

Bref, je sirotais tranquillement un petit whisky de ma cave personnelle : un Oban du meilleur goût. Quand soudainement une dame arrive, elle est grande, elle est svelte, elle est... divine... je crois qu’il n’y a pas d’autres mots. Elle est habillée comme une déesse des sleepings : robe longue noire, épaules découvertes. Son corps est moulé dedans, comme si elle était née avec. Petit détail qui m’a mis la puce à l’oreille ; outre le fait qu’elle parlait un anglais de la côte ouest des États-Unis, elle avait de longs gants noirs et soyeux qui lui couvraient les bras, presque jusqu’aux épaules.

J’aurais pu siffler, me taper la tête contre la table de jardin, manger ma casquette, me changer en loup furieux d’amour... non ! Je suis resté stoïque, coi ; je respirais à peine tellement l’apparition était impensable.

Il s’agissait évidemment de Rita Hayworth et la tenue qu’elle portait dans “Gilda”, de Charles Vidor.

Elle s’est mise alors à me chanter : “Put the blame on me” (chose dont il n’était évidemment pas question). Elle se déhanchait comme une déesse sublime, caressant les chaises et les fauteuils. Ceux-ci, pris de frissons magiques, commencèrent alors à s’animer. Et tan-

dis qu'un orchestre invisible remplissait l'atmosphère de ce jazz lancinant ; le mobilier frénétique se dandinait sur place, enchanté à la fois par cette déesse divine et par cette musique pour adulte consentant.

C'est au moment où elle commença à rouler ses gants sur ses bras... chose à laquelle je m'étais mentalement préparé, pour ne pas manger tout de suite le verre que j'avais en main après m'être douché de la liqueur tourbée qui y restait.

J'étais hypnotisé.

Enraciné dans le sol de ma terrasse.

Elle était bientôt nue... enfin presque... son bras droit nu, était comme tout son corps, et le gant avec lequel elle jouait maintenant était comme mon esprit : le jouet de ses mouvements saccadés.

C'est à la fin de la chanson, que dis-je... : de cette danse sacrée ; que j'attendais de pouvoir recevoir, pour prix de ma docilité, le gant... le dernier gant, celui qu'elle jette, comme on jette un pourboire au pauvre hère que j'étais.

Rien ! Peau d'balle !

Je me suis réveillé, je m'étais assoupi sur le fauteuil, mon verre de whisky que je tenais fermement dans ma main était toujours à moitié vide... ou plein, c'est comme on voudra.

Il n'y avait plus de musique, plus de Rita, plus de mobilier fou d'amour. Juste moi sur ma terrasse.

Alors finalement, je vous l'ai écrit ce conte... et si c'est du cinéma, c'est bien parce que le Festival de Cannes a ouvert hier...

Une dernière chose, petite anecdote, Rita Hayworth est partie au royaume des stars... un 14 mai... il y a tout juste trente ans ! C'est génial qu'elle soit venue chez moi fêter son trentième anniversaire... non ?

LE LUTIN QUI N'AVAIT PAS DE SLIP



J'étais en train d'écrire un conte, je ne sais plus lequel, lorsque j'entendis quelqu'un se racler la gorge. Je levai la tête, regardai autour de moi... personne ! J'ai compris tout de suite que c'était encore un de ces lutins, dont je vous ai déjà entretenu.

J'avais le numéro de téléphone d'Henri de Laglue, dont c'était certainement l'un de ses pensionnaires qui venait encore me les briser avec quelques réflexions prétentieuses et arrogantes.

Je téléphonai donc. Je n'avais pas encore vu le lutin, mais j'en étais sûr. C'est alors que je venais de finir de composer le numéro que je le vis :

Petit, râblé, tenant sur deux pieds énormes, sales et nus, une tête comme une citrouille ovoïde, des oreilles en pointe se terminant par de longs poils jaune-brun, comme de la paille. Un ventre rondouillard et une couleur de peau tirant entre le gris et le rose. Il me regardait de ses yeux jaunâtres, moqueur. Ce qui m'a stupéfié c'est qu'il n'avait pas de culotte et que son... ses... enfin son engin et ses deux acolytes, pendouillaient bêtement entre ses courtes cuisses. J'aurais dû normalement trouver ça absolument ignoble ; mais non. J'ai été pris d'un fou rire dantesque ; incontrôlable.

— Pour rire comme ça, faut avoir tué père et mère, me dit-il d'un air chafouin.

Ça a encore décuplé mon fou rire, tellement sa réflexion était d'une imbécillité, que jusqu'alors je n'ai trouvé que chez les lutins de monsieur Laglue et quelques membres d'un réseau social bien connu.

Et justement, j'entendais la voix au téléphone, qui disait :

— Allo ? Allo ? Ici Henri de Laglue... qui m'appelle ?

— L'australopithèque mangeur de papier, répondit à ma place l'horrible lutin pervers.

J'arrêtai de rire, il commençait déjà à me foutre les abeilles !

— Tu pourrais au moins mettre une culotte. Se montrer ainsi en public, c'est vraiment dégueu !

— Et ta mère !

La voix de monsieur Laglue, au téléphone, se fit inquiétante. Je crois qu'il avait compris la situation, car il me dit :

— Surtout ne lui répondez pas ! Sinon il va continuer de vous insulter, et il se fâchera de plus en plus jusqu'au moment où il n'y tiendra plus et lâchera son pet tueur !

Je me calmai aussitôt au mot « pet tueur ».

Le lutin se tenait coi lui aussi, les bras croisés, l'air fier comme quelqu'un de suffisant. Il arborait un sourire narquois qui lui coupait le visage en deux.

— Qu'est-ce que je fais alors dites monsieur Laglue ? dis-je doucement au téléphone.

— Appelez-moi Henri, je vous en prie.

— Oui, si vous voulez, merci, mais bon... Que fais-je ?

— Essayez de l'amadouer par quelques paroles agréables, je sais c'est assez difficile, Jacquougelin a l'un des caractères les plus désagréables de mes lutins. J'arrive !

Moi qui connaissais déjà les autres... je ne savais pas qu'on pouvait faire pire encore. Je suivais le conseil d'Henri (puisque'il m'avait autorisé ce tutoiement pré-nominal). Je me retournai, j'esquissais un sourire le plus aimable que je puisse faire dans la situation. Il s'était installé dans l'un de mes fauteuils crapaud et commençait la lecture du dernier Canard enchaîné... c'était à l'époque du démarrage de l'affaire Pénélope Fillon : "Les 600 000 euros gagnés par Pénélope qui empoisonnent Fillon"... la lecture semblait ne pas lui plaire et juste avant qu'il ne mange le journal, je me suis précipité, et tout en lui proposant un café, je lui retirai le Canard des mains, fermement mais avec douceur.

— Est-ce qu'un p'tit café vous ferait plaisir ?

Il m'a regardé alors comme si j'étais un alien en train de baver sur son tarin. Son visage s'est un peu assoupli ; mais juste l'espace d'un instant, car soudainement son rictus s'est renforcé et il m'a répondu :

— Ton sourire de petit commerçant qui se prend pas pour de la merde, tu peux te le carrer profond. Je les connais les types comme toi, soi-disant amicaux, mais puants, des gens qui se payent de mots et de...

Un rayon bleu, d'une douce clarté, vint traverser la pièce, et figea Jacquougelin sur place... et bien entendu le fit taire sur l'instant.

Henri s'approcha, me serra la main. Il était toujours habillé comme à son habitude, et son haut de forme toujours bien mis. Il voulut me donner un billet pour le dérangement, mais je le refusai, tant l'homme me plaisait, et que finalement les petits désagréments de ces visites "lutinières" me permettaient surtout de le revoir de temps en temps. Je lui dis :

— Si vous passiez me voir un de ces quatre, nous pourrions discuter un peu de vous ?

— J'en serais enchanté Denis, sincèrement.

Et voilà, il est reparti avec son lutin figé dans les bras, remontant dans son corbillard aux cages à lutins.

Je commençais presque à remercier ces espèces de petits salopiards de vérole de moine !

LA BANDE DRÔLE (plus ou moins)



J'étais tranquillement en train de siroter une p'tite bière apéritive sur ma terrasse, à contempler doucereusement — ça m'arrive d'être un peu fier — la banderole qui orne désormais le balcon de ma boutique : "Café Librairie" écrit en gros. Je me disais qu'ainsi je serais plus visible de la rue.

Lorsque deux visiteurs sont arrivés. Je me suis donc levé, tranquillement, pour accueillir les nouveaux venus. Ils avaient l'allure habituelle des touristes, et le sourire agréable de l'estivant curieux.

— Ponchour monsieur, vaites-vous les darts ?

L'accent germanique prononcé me faisait dire qu'ils devaient être allemands. Je sais, mon sens de l'observation est proverbial !

— Euuuuh ? Darts ?

— Ia ia !

Secouant la tête dans une mimique positive, le monsieur se concentra et finit par lâcher un :

— Tartes !

— Aaaaaaah fis-je, comprenant enfin l'idiome... non, désolé, mais je ne fais pas de tartes, vraiment désolé.

— Arh, tézolé de vous avoir dérancher.

— Non non, pas de dérangement, c'est moi qui suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire.

Ils abrégèrent les désolations communes et je repartais dans ma contemplation presque onanistique.

Cinq minutes plus tard une voiture s'arrête, une petite famille s'extrait du véhicule. Je me lève de nouveau... politesse du commerçant avisé certes, mais aussi respect d'humain à humain.

— Bonjour monsieur, fit le père.

Je dis "le père" par défaut, car accompagné d'une femme et de deux enfants, il y avait une certaine évidence à ce qu'il ait ce titre.

— Bonjour monsieur... et me tournant légèrement : madame !

— Nous cherchons un biberon pour la pitchoune, me dit-il en caressant les cheveux d'une toute petite fille qu'il tenait dans ses bras.

— Un biberon ?

Je me retournai pour revoir ma banderole... des fois qu'il y ait écrit "Biberon Librairie".
Eh bien c'était le cas ! Pas de doute, il était écrit en gros :

BIBERON - LIBRAIRIE

Je bégayai un peu une réponse facile :
— Je... je vais... vais aller... alleeeer... voir !
Un peu titubant de la surprise, je rentrai dans la boutique, suivi par cette charmante petite famille.
Il y avait, sur le bar, exposé, toute une série de biberons de tailles et de couleurs diverses. C'est la première fois que je voyais ça !
— Je vous en prie, lequel vous satisferait ? dis-je tout de même en essayant de garder une certaine tenue.
Il me montra un beau biberon tout en verre, avec une tétine vert pomme, qu'il prit tout de suite en main, me demandant :

— Combien ça fait ?

Je ne savais absolument pas combien pouvait valoir un biberon en verre avec une tétine vert pomme. Je fis comme si, en faisant le tour du bar, faisant semblant de regarder une grille tarifaire... un chiffre s'imposa à mon esprit :

— Trente euros... c'est du verre incassable ! précisai-je.

Le père passa la petite à sa moitié et sortit de son portefeuille trois billets de dix.

— Merci ! finalisai-je.

— Mais je vous en prie, j'aime bien votre concept plutôt original de la "Biberon Librairie", vraiment original !

— Bah, faut bien, fis-je, ne trouvant rien de plus intelligent à dire pour le remercier.

La voiture avec la petite famille partie... je me retournai encore une fois pour vérifier cette banderole bizarre. Il y avait marqué maintenant :

POT DE CHAMBRE - LIBRAIRIE

J'ai failli tomber par terre. Mais je n'en ai pas eu le temps. Un homme, derrière moi, venait de poser son vélo contre ma barrière.

— Boniour meuzieu, yeu suis collezionneur de pot de chambre, pouai-je visiter vot'e collezion ?

Un charmant petit bonhomme d'origine asiatique me regardait avec un grand sourire.

Je ne me démontai pas et nous entrâmes dans la boutique. Il y avait des étagères remplies de pots de chambre, de toute époque et de tout style. Je continuais à trouver ça totalement normal.

Le visiteur regardait tout ça comme s'il était dans la caverne d'Ali-Baba, mais sans les quarante voleurs. Ébahi il était, mon visiteur d'outre-Annapurna.

Après en avoir soupesé quelques-uns, senti quelques autres, caressé par-ci et par-là, il se décida pour un modèle 1752, signé par Jean-Édouard de la Motte-Laglie, avec une représentation de Lédä en train de se faire sodomiser par Zeus, changé en cygne.

— Un très bon choix, fis-je d'un air de spécialiste assermenté.

— Oh oui, un drai beau sbézimaine... (ce devait être un asiatique avec des origines germaniques)

Et il suivit son appréciation du désormais rituel :

— ...Gombien za vait ?

Sans me démonter, et avec juste une vague idée tout à fait subjective, je dis doctement :

— Je peux vous le laisser pour 3 000 euros !

Mon visiteur, loin d'être surpris par la somme énorme que j'avais osé prononcer, me répondit du tac au tac :

— 2 500 !

Je sais pas ce qu'il m'a pris :

— 2 800 !

— 2 600 !

— Va pour 2 700, je peux pas faire moins, c'est un souvenir de famille, précisai-je éhontément.

Le bonhomme réfléchit quelques instants...

— Tob-là chef !

Il sortit un gros portefeuille avec plein de biffons dedans. Il me fit le compte en cinq billets de cinq cents euros et deux de cent. Et il est reparti avec son pot de chambre historique.

Je me suis précipité dehors pour regarder ma banderole.

C'est juste avant que ma boutique ne soit écrasée que j'ai pu lire :

VAISSEAU SPATIAL - LIBRAIRIE

ET SI TU ÉVENTRAIS
UNE FILLE ?



Le vendeur, au téléphone, m'avait dit :

— Vous verrez, ces présentoirs sont de vrais nids à suggestions !

Je ne savais pas que ce serait à ce point.

Un camion de livraison s'arrêta près de ma boutique, le livreur ouvrit l'arrière de son bahut, et en sortit deux gros colis en carton.

— Bonjour monsieur, c'est bien ici "Denis éditions" ?

— Oui absolument, ce sont les présentoirs n'est-ce pas ?

Il faut vous dire que je le savais déjà grâce à un courriel reçu le matin même, me confirmant la livraison dans la journée.

— Signez là s'il vous plaît.

— ...

— Merci, bonne journée monsieur.

Et voici le divin livreur repartant vers d'autres aventures livresques.

Je déballai les colis, et j'étais maintenant avec deux beaux présentoirs à cartes postales, qui allaient me servir pour présenter les livres que j'édite. Pas tous, mais la plupart.

J'organisai donc tout ça. Les catalogues d'expositions, les essais politiques, les livres d'histoire, les biographies, les romans, etc. Mes deux présentoirs étaient prêts. Tous beaux, tous neufs.

J'étais un commerçant heureux.

Je me remis à mon travail d'écriture. Un roman autobiographique dont j'avais longtemps caressé le projet. Après les préliminaires, je m'étais mis à l'acte. C'est au moment où j'attaquais un chapitre un peu spécial, que deux sympathiques Hollandais rentrèrent dans ma boutique :

— Bonchour monsieur.

— Bonjour, répondis-je poliment.

« Fous-lui un couteau dans le bide ! »

J'étais en face de mon interlocuteur, et j'avais bien vu que ce n'était pas lui qui venait de dire cette horrible énormité. Ça venait de derrière les présentoirs, j'en étais sûr. Je regardai, mais rien. Je retournai à mes visiteurs ; ils semblaient assez surpris, mais apparemment

ils n'avaient — eux — rien entendu, c'était mon attitude qui les interrogeait.

— Excusez-moi, mais je croyais avoir entendu un bruit.

— Ce n'est pas grave, pouvons-nous pour quelque chose ?

— Mais bien sûr !

« Explode-lui la gueule à c'taré ! »

Je me rendis compte de la situation gênante, d'autant qu'encore une fois, mon interlocuteur n'avait rien dit, qu'il n'avait rien entendu apparemment, il était avec sa femme, en train de lire ma carte. Je tournai simplement la tête sans bouger, ça venait encore de derrière les présentoirs.

« Crève-lui les yeux au Batave ! »

Cette fois j'étais complètement éberlué, il n'y avait personne. Soudain la phrase du vendeur me revint à l'esprit : "Vous verrez, ces présentoirs sont de vrais nids à suggestions !" Je secouai la tête pour me retirer cette idée grotesque de l'esprit quand :

« Mais vas-y grosse pédale ! Bourre-lui la gueule. »

— Nous prenons un jus d'orange et un Orangina pour madame. Vous savez aussi de quoi manger, comme un petit déjeuner ?

— Ben... — j'hésitais — si vous voulez je peux vous proposer des tartines grillées, du beurre et de la confiture ?

« Qu'est-ce que t'attends pour lui écraser les couilles à coups de tatanes blaireau ! »

— Oui c'est une bonne idée, ça nous va, nous nous installons sur la terrasse.

— Mais bien sûr, je vous en prie.

« T'es vraiment qu'une lope, moi j'serais toi, je lui aurais défoncé le crâne à coups de burin. »

— Je vous fais ça.

Cette fois j'en étais sûr, bien que ce soit complètement dingue : c'étaient les présentoirs qui me suggéraient d'accomplir un meurtre.

C'était assez difficile, car très honnêtement, plus je regardais mes visiteurs, plus j'avais envie de les couper en morceaux avec un tranchoir, de leur crever les yeux avec mes pouces, de leur arracher les tripes à pleines mains après leur avoir défoncé le crâne à coups de burin.

Je préparai le plateau.

« Alors tu les étripes ? Lopette ! »

— Voici votre plateau.

— Ah ! merci.

Je repartis à l'intérieur.

« T'es vraiment qu'une mauviette ! Butes-le c'te tanche ! »

Je téléphonai au vendeur de présentoirs :

— Bonjour, ...oui ce matin même, mais... comment dire, vous êtes sûr que c'est le bon modèle que j'ai reçu ?

— Attendez cher client, je vais voir ça. C'est à quel nom ?

— Denis éditions.

— (attente, on entend des tapotements sur un clavier)... Alors... Denis éditions...

Un grand blanc. Musique d'attente : Les Quatre Saisons de Vivaldi, massacrées par un orchestre de plombiers zingueurs accompagné des joyeux bouchers de La Villette. Cinq minutes de crincrin qui craint.

— Pardon monsieur de vous avoir fait patienter. Effectivement il y avait une erreur de référence.

— Serait-ce trop vous demander, si je peux me permettre bien entendu, de savoir à qui était destinée cette commande ?

— (silence gêné quelques instants)... eh bien... : pour la librairie de l'évêché de Lyon.

— Ah ?

J'étais complètement abasourdi ; je m'attendais en fait à entendre : "Pour le parrain de la mafia" ou pour le "Petit-petit-petit-fils de Jack l'Éventreur". Il doit s'en passer de bonnes à l'évêché ! Mais avec l'imbécile qui y règne, on peut s'attendre à tout.

— Nous allons faire l'échange gratuitement bien sûr, avec toutes nos excuses.

Je raccrochai, à la fois satisfait et mécontent.

« Alors grosse tarlouze ? Tu lui tranches la gorge à la pouf ? »

Je retirai tous les livres des présentoirs et les remis là où ils étaient auparavant. Je remballai les présentoirs. Je sursautai :

— Parton monsieur, combien je vous dois ?

Je les avais oubliés ceux-là. Je repris une contenance.

— Huit euros cinquante s'il vous plaît.

— Voilà. Merci.

— Bon séjour !

Une fois reparti, je finissais ma besogne.

« T'es vraiment qu'une flotte ! » entendis-je une dernière fois.

Le surlendemain, un livreur arriva, reprit les deux colis et m'en servit deux nouveaux.

— Signez là s'il vous plaît.

— ...

— Merci monsieur, bonne journée.

Je déballai les présentoirs. Je mis les livres dessus. Je me remis au travail.

...

« Et si tu éventrais une fille ? »

MAIS BON SANG MAIS C'EST BIEN SÛR !



L'autre jour, il faisait plutôt assez chaud. Je me reposais dans l'un de mes fauteuils crapaud, à lire un *Canard enchaîné* de 1974 : "*Lip, c'était pas fini... Messmer perd la bataille de boîtiers*". Amusant, toujours amusant le *Canard*.

C'est au moment où j'allais finir la rubrique de la "Rue des petites perles" par cet entrefilet : "Hebdo Dijon (17-1) publie cette annonce : Monsieur 40 ans, bonne formation, aimant, raffiné, cherche amie, orgasme garanti". J'étais plié de rire quand soudainement un homme nu entre dans ma librairie. Un peu étonné, je lui demande, assez poliment :

— Bonjour monsieur, vous avez perdu quelque chose ?

— Vous avez deviné ?

Je souriais intérieurement, car visiblement cet homme avait perdu ses esprits.

— Ben, ça me paraît clair !

— Ah ? Et vous pensez que je vais les retrouver ?

Il cherchait quelque chose sur le sol. Et courbé ainsi, la position était des plus gênantes. Ses... enfin ses... petites balles ; pendaient, se balançant tranquillement entre ses cuisses.

— C'est-à-dire que je ne suis pas un spécialiste pour les retrouver.

— C'est embêtant !

Je trouvais tout de même le monsieur un peu embarrassant avec tout son attirail à l'air, à le montrer comme ça à tout le monde. Ce n'était pas l'endroit pour ce genre... de tenue, si j'ose dire.

— Si vous voulez on peut téléphoner tout de suite à un spécialiste ?

— Vous croyez qu'il faut vraiment un spécialiste ?

— Ça me semble évident.

— Oui, mais ça va me coûter la peau du cul !

L'expression avait somme toute l'avantage d'aller avec la situation. Et ma foi, il n'avait fort heureusement pas l'air d'être dangereux. Il cherchait toujours quelque chose par terre.

— Oui, mais vous savez, fort heureusement il y a des aides pour vous aider à vous faire aider.

— Et ça aide ?

— C'est-à-dire, je ne suis pas spécialiste, comme je vous le disais.

— On voit bien que ça ne vous est jamais arrivé !

— Ben, si, mais plutôt chez moi... je veux dire pas à l'extérieur.

— Oui, mais à l'intérieur c'est trop simple !

Il commençait un peu à m'angoisser avec son air innocent, à poil comme ça... et si certains de mes habitués arrivaient maintenant ? Que penseraient-ils ? C'est un truc à vous gâcher une réputation en un clin d'œil et à vous fâcher avec les rombières, même les plus larges d'esprit.

— C'est-à-dire que c'est surtout plus naturel.

— Comment ça plus naturel ? Vous en avez de bonnes ! Vous pensez que je l'ai fait exprès hein ?

Il changeait de ton, il devenait un peu agressif, je m'adoucis un tantinet :

— Non pas forcément, quelques fois on n'est pas responsable.

— Ben quand même un peu !

Il me rassurait de nouveau un peu avec cet éclair de lucidité.

— Et vous comptez faire quoi ?

— Ben les r'trouver c't'historie !

Là je comprenais plus rien ! Et il cherchait toujours en regardant par terre. Je voulais tout de même en avoir le cœur net :

— Mais au fait... vous cherchez quoi ?

— Ben mes clés ! Mes vêtements sont dans la bagnole !

Je me tapais le front et ensuite une main dans la paume de l'autre :

— Mais bon sang, mais c'est bien sûr !

— Quoi ? Me dit-il.

— Je vous vois à poil depuis tout à l'heure avec un trousseau de clés dans les mains.

Le mec s'est arrêté net. Il a baissé la tête vers sa main et monté sa main vers sa tête. On aurait dit une poule devant un Smartphone.

— Ah ben merde ! Bon ben, merci, belle fin de journée !

Il y a des jours comme ça, où on peut se retrouver à poil sans rien comprendre.

UNE VISITE IMPROMPTUE



L'autre jour, il m'est arrivé un petit souci de santé. J'étais en train de relire la prochaine édition d'un livre d'Edgar Allan-Poe, lorsque soudainement, sans préavis, voilà que mes yeux me font voir triple, que je perds l'équilibre et même la notion de mon espace. J'ai laissé le temps passer un peu, avant d'appeler le doc. Celui-ci m'a envoyé illico presto aux urgences d'Autun. Résultat des courses : AIT, presque un AVC. Bon je m'en suis bien sorti, et maintenant, mis à part quelques corrections dans mon mode de vie, tout va bien. Je dirais même : mieux.

Bref, une semaine d'hospitalisation, des examens en veux-tu en voilà, accompagnés d'infirmières généreuses et souriantes.

Je suis donc revenu chez moi afin de préparer le premier anniversaire de ma boutique. J'étais en train d'imprimer le catalogue de l'expo ; quand un vent glacial s'engouffra dans la librairie. Un vent, précédant un visiteur aussi étrange qu'inquiétant :

Vêtu d'une sorte de grande capeline noire allant jusqu'aux pieds avec une capuche. Nulle chaussure, mais des pieds nus décharnés. Seul le bras droit était visible, et sortant de la manche d'une ancestrale chemise de vieux coton noir, sortait une main aux longs doigts, ridés et maigres comme de vieux haricots. L'élément essentiel était tout de même cette faulx immense, qui dépassait bien de deux têtes, celle de mon visiteur.

J'étais un peu intimidé, mais chacun s'accoutre selon son envie, je ne juge pas à la défroque.

— Bonjour... monsieur, me hasardai-je sur le genre.

D'une voix cavernueuse, mais douce, et avec lenteur, il me répondit :

— Es-tu bien Denis ? Éditeur à Épinac...

— Oui, coupai-je, pensant qu'il avait fini.

— ...Soixante et onze mille trois cent soixante ? Douze, avenue du maréchal de Lattre de Tassigny ?...

— Oui, coupai-je encore, cette fois avec un peu d'impatience.

— ...célibataire et sans enfant ?

Un silence se fit, je pensais qu'il allait me donner mon numéro de sécurité sociale.

...

— Oui c'est bien moi !

— Et tu n'es pas mort ?

La question me parut singulière. Moi qui pensais qu'il allait me demander si ma situation avait changé, à l'instar d'une sorte d'assistant social... bon certes accoutré bizarrement, mais l'administration a quelques fois des facéties imprévisibles. J'étais tout de même estomaqué.

— Non, enfin je crois, encore ce matin j'étais en vie et mon état ne fait qu'empirer, fis-je avec un brin d'humour sarcastique.

— Ah bon, fit-il, presque déçu.

Il s'est assis sur l'un des fauteuils crapaud, posant sa faux sur ses genoux, et d'une voix lasse assez, dit, en levant la main d'un geste lent, presque théâtral :

— Je vais prendre un p'tit café alors.

— Ça c'est une bonne idée monsieur, fis-je d'un air enjoué, car...

...le bonhomme, si encore cette hypothèse restait à démontrer, me devenait sympathique, nonobstant son allure étrange. Et cette histoire, me disais-je, fera une belle anecdote à raconter. J'avais envie de parler avec lui de littérature, tant il me semblait curieux des gens, comme intéressé à nos existences. Mais je me devais à mon rôle d'hôte :

— Et le café, vous le prenez comment ? demandais-je courtoisement.

La réponse, pour être courte, c'est assez étrange, ne m'étonna guère, et c'est la dernière chose dont je me souviens, avant qu'il ne disparaisse :

— Noir !

Vingt-neuf contes pour adultes et adolescents. Surréalistes, poétiques, d'humour noir et érotique. Laissez-vous entraîner dans l'univers parallèle de l'auteur et découvrez quelques instants au-delà du miroir. Du Client qui rend fou au Fauteuil qui ronronne, du Lutin qui n'avait pas de slip à La marche des sept sucres... des petites histoires sous forme de contes.

"Vers la fin de la journée, comme tous les jours ; avant de fermer ; j'allais me prendre quelques minutes de détente, dehors, en fumant la fin d'un cigare. Je profitais donc de mon nouveau fauteuil.

C'est là que c'est arrivé : je sentais le fauteuil s'assouplir, très doucement, un peu comme un chat quand on le caresse au bas du dos. C'était à la fois très bizarre, et... pardonnez-moi... très agréable. D'autant qu'un léger murmure accompagnait cette vague de douceur."



Partage gratuit - libre de droits